

Il n'y a pas de AJAR

Texte : Delphine Horvilleur

Mise en scène : Arnaud Aldigé et Johanna Nizard

Avec : Johanna Nizard

REVUE DE PRESSE



Service de presse Zef

Isabelle Muraour : 06 18 46 67 37

Assistée de Clarisse Gourmelon : 06 32 63 60 57

contact@zef-bureau.fr | www.zef-bureau.fr



POINT PRESSE

- Eva Bester **France inter** “**Remède à la mélancolie**” le 19 octobre
- Philippe Vandel **Europe 1** “**Culture médias**” le 3 octobre en direct de 10h à 11h
<https://www.europe1.fr/emissions/L-invite-culture/delphine-horvilleur-ecrivaine-et-rabbin-4138262>
- **La matinale** de **France inter** vendredi 16 septembre à 8h20 avec Nicolas Demorand
<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien-du-vendredi-16-septembre-2022-6086024>
- **France info** :
https://www.francetvinfo.fr/culture/spectacles/theatre/il-n-y-a-pas-de-ajar-pour-delphine-horvilleur-romain-gary-est-une-cle-pour-nous-aider-a-traverser-ces-temps-d-obsessions-identitaires_5356729.html
- **France Culture** “**Bienvenu au book club**” au club le 3 octobre 13h-13h30
<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/bienvenue-au-book-club/piece-d-identites-avec-delphine-horvilleur-et-roman-des-origines-avec-polina-panassenko-1898377>

Télé :

- Claire Chazal **Passage des Arts** (tous les dimanches) **France 2, diffusion le 25 septembre**
<https://www.france.tv/france-2/passage-des-arts/4085503-emission-du-dimanche-25-septembre-2022.html>
00:42'
- “**La grande Librairie**” **France 5 le 3 octobre** avec Delphine Horvilleur
<https://www.france.tv/france-5/la-grande-librairie/la-grande-librairie-saison-14/3232543-rencontre-delphine-horvilleur-et-leila-slimani.html>
- **ARTE** “**28mn**”, Delphine est invitée par Elisabeth Quin en direct **le 20 octobre**, débat sur l'identité

Presse écrite :

- Entretien de Delphine avec Marjorie Bertin / **Transfuges** le 8 septembre, pour une parution en octobre
- Karine Perret **AFP**, entretien avec Delphine par téléphone le 7 septembre
- Marie Chaudey **La vie**, entretien avec Delphine, parution en septembre
- Sortie de Interview de Marion Ruggeri dans **Elle** avec Delphine le 22 septembre
- Entretien avec Catherine Castro et Delphine, sortie en novembre dans **Marie-Claire**

JOURNALISTES VENUS

PRESSE ECRITE

Hebdomadaire

Gerald Rossi	L'humanité
Jacques Nerson	L'Obs
Marie Lemonnier	L'Obs
Jean-Luc Porquet	Le canard enchaîné
Joelle Gayot	Télérama sortir
Fabienne Pascaud	Télérama
Anne Diatkine	Libération
Nathalie Simon	Le Figaro
Brigitte Salino	Le monde

Mensuel

Marina Da Silva	Le Monde Diplomatique
Agnès Santi	La Terrasse

WEB

Lydie Léa Chaize	Mes Coups de Cœur Culturels et Facebook
Alain Neddard	La vie
Marie Chaudey	Piano Panier
Isabelle Buisson	Tambour Battant » / Radio J
Antoine Spire	Revue Europe
Karim Haouadeg	Froggydelight
Martine Piazzon	De la cour au jardin
Yves Poey	Scene web
Vincent Bouquet	Toute la culture
Yael Hirsh	Chantiers de culture
Yonnel Liégeois	Foudart
Frédéric Bonfils	La vie
Hugues le Tanneur	L'œil d'olivier
Samuel Gleyze	Culture J
Alon Hermet	L'étoffe des songes
Emmanuelle Picard	Sortiz.com
Eric Dotter	Blog d'Armelle
Armelle Héliot	Sur les planches
Laurent Schteiner	Naja 21
Véronique Giraud	Naja 21
Jacques Moulin	Le Monde Diplomatique
Marina Da Silva	Snes
Micheline Rousselet	Bastille Magazine
Agnès Vannouvong	

AUTRE

Monique Sueur – **Syndicat de la critique**

Constance de Bonnaventure **France 2** “**Le jour du seigneur**”

RADIO

Marie-Laure Atinault- **Radio IDFM**

RADIO



Lien podcast

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien/l-invite-de-8h20-le-grand-entretien-du-vendredi-16-septembre-2022-6086024>



Lien podcast

<https://www.europe1.fr/emissions/L-invite-culture/delphine-horvilleur-ecrivaine-et-rabbin-4138262>



Lien podcast

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/bienvenue-au-book-club/piece-d-identites-avec-delphine-horvilleur-et-roman-des-origines-avec-polina-panassenko-1898377>

PRESSE

ECRITE

Livres



Chez elle à Paris, mardi. (ENC. OCEANO/AGF)

Delphine Horvilleur

« L'obsession identitaire nous assassine »

INTERVIEW

EXCLUSIF Après « *Vivre avec nos morts* », la femme rabbin revient avec un livre consacré aux assignations communautaires

À travers un seul en scène brillant, la femme rabbin Delphine Horvilleur revisite l'œuvre de Romain Gary, la Kabbale, les débats de l'époque. Elle rend hommage à la fiction. L'auteure nous pousse à nous réinventer sans cesse. Elle fait de même puisqu'on ne l'attendait pas là.

Vous êtes-vous demandé comment revenir, après le succès de *Vivre avec nos morts* ?

Vivre avec nos morts a suscité de fortes réactions de lecteurs, notamment un phénomène de trahison de la part de certaines personnes qui ne voyaient plus en moi qu'un rabbin à qui on confie ses deuils. J'ai reçu des milliers de lettres après la publication du livre. *Il n'y a pas de Ajar* est effectivement un travail d'écriture dont j'avais besoin pour retrouver ma liberté d'auteure, celle d'une expression différente, faite de failles humaines et d'une certaine « folie ». J'ai senti que j'avais besoin de prendre un peu de distance avec les fantômes qui hantent mon dernier livre, même si celui-ci est aussi, à sa manière, un

« On n'est pourtant pas ce que l'on est : on est ce que l'on fait de ce que l'on est »

livre de fantômes. Romain Gary est en effet comme un revenant dans ma vie : son œuvre m'accompagne en permanence.

Qui est Emile Ajar, dont votre personnage dit être le fils ?

À l'origine, il y a Romain Gary, résistant, diplomate, écrivain, prix Goncourt 1956 pour *Les Racines du ciel*. Emile Ajar est son pseudonyme, le nom sous lequel il se réinvente. C'est sous cette identité qu'il écrit quatre livres dont *La Vie devant soi*, qui obtiendra le prix Goncourt en 1975. Personne ne connaît, à l'époque, la véritable identité d'Emile Ajar. C'est sans

doute la plus grande mystification littéraire du XX^e siècle. Romain Gary se suicide en 1980. La supercherie ne sera révélée qu'après sa mort. Gary/Ajar : l'un était l'autre.

Romain Gary/Emile Ajar ont nombre d'inconditionnels.

Qui est votre Romain Gary à vous ?

Il y a chez Romain Gary un subtil dialogue entre l'enfance et l'âge adulte. Il s'engage politiquement et sait être à l'avant-garde sur des questions de féminisme ou d'environnement. Mais il reste aussi l'enfant chargé de rêves et de croyances, porteur des attentes démesurées qu'une mère a placées sur ses épaules. Il me touche aussi par sa façon de réinventer la langue. Il n'écrit pas dans sa langue maternelle, le russe, et c'est comme si son style en français était chargé d'autres univers, de traductions capables d'embrasser le langage ailleurs. Dans notre temps d'obsession identitaire, j'ai la conviction que Romain Gary devient une clé pour nous tous. Il n'a pas arrêté de dire, dans ses livres : je ne sais pas ce que vous croyez que je suis.

Il est obsédé par une récréation et une récréation de lui-même. Il croit jusqu'au bout qu'on peut recommencer. Aujourd'hui, tant de gens autour de nous pensent qu'ils « sont » uniquement leur naissance, leur origine, leur religion... On n'est pourtant pas ce que l'on est : on est ce que l'on fait de ce que l'on est.

Quelles sont vos multiples identités ?

J'ai le sentiment moi aussi d'avoir grandi entre des mondes - entre des pays, des langues, des croyances, et de n'être jamais « tout à fait » quelque chose. Ces entre-deux de nos identités composées et plurielles est selon moi le lieu où l'on grandit le plus, notamment en sagesse. Le mot « intelligence », dans son sens étymologique interrogative, signifie d'ailleurs « lire entre les lignes ». J'avais dit un jour, sur le mode de la plaisanterie, qu'il fallait créer en plus de la Pâque juive et de la Pâque chrétienne, la fête du « Pasque », jour où chacun se souviendrait qu'il n'est pas que chrétien, juif, musulman, arabe, français... On vit dans un temps

On ne l'attendait pas là. Un texte irrévérencieux, burlesque, engagé. Dans *Il n'y a pas de Ajar*, monologue théâtral, un homme prétend être Abraham Ajar, fils d'Emile Ajar, célèbre pseudonyme de Romain Gary. Il s'insurge contre l'idée que nous serions entièrement définis par notre naissance, sexe, couleur de peau, religion.

Livres

d'ultra-réduction identitaire. Il y a un appauvrissement des définitions de soi autour de nous. Salman Rushdie l'a magnifiquement écrit: « Lorsque nous comprimons notre personnalité multidimensionnelle dans le corset d'une identité unique... alors il nous devient plus facile de voir en l'autre un ennemi. »

Pourquoi avoir choisi de vous exprimer à travers deux voix distinctes : la vôtre, dans la préface, et celle de votre personnage, dans le monologue théâtral ?

Le personnage d'Abraham Ajar, que j'ai inventé, exaspère et exagère évidemment ce que je pense. Il est une petite voix en moi, capable de colère et de mauvaise foi, et à qui je laisse la parole, le temps d'un livre. Entre les lignes de sa folie et son sens du grotesque, ce personnage s'en prend avec humour aux dérivés identitaires de notre société. Romain Gary a fait un peu la même chose avec *Émile Ajar*. Il est sorti de lui-même pour mieux penser son temps.

À quoi la forme du monologue théâtral obéit-elle ?

Le monologue n'existe pas, en réalité. On est toujours plusieurs en soi. On est en dialogue avec soi-même même quand on parle seul. Résonne toujours dans nos monologues la voix de nos parents, de nos rêves, de nos peurs, de ce que l'on n'est plus, ce que l'on pourrait être...

Existe-t-il un lien entre votre réflexion sur l'identité et le judaïsme ?

J'ai utilisé les principes de la Kabbale pour peupler le monde d'Abraham Ajar. La mystique juive pense l'absence ou le retrait du divin dans le monde. Elle se demande constamment si Dieu « est » dans le monde et sous quelle forme. Elle suggère aussi que l'identité est un mensonge. En hébreu, de façon troublante, le verbe « être » n'existe pas au présent. Dans cette langue, on ne peut pas dire « je suis ». On peut avoir été ou être en train de devenir, mais on ne peut pas être, une fois pour toutes. C'est la clé de l'identité juive: elle se méfie de tout ce qui vous enferme dans une situation définitive et morbide. La grammaire de l'hébreu suggère qu'on est toujours dans un cheminement identitaire. On n'a jamais dit notre dernier mot.

Or l'obsession identitaire aujourd'hui tente de faire le contraire: elle assigne une place où l'on occuperait pour toujours, par notre naissance, notre ethnicité, notre origine... Elle nous assassine en convainquant beaucoup de gens de ce qu'ils sont quelque chose une bonne fois pour toutes.

« L'agresseur de Rushdie, comme tous les fanatiques, refuse la fiction »

Qu'est-ce que l'obsession identitaire révèle de notre société ? Elle révèle la peur, le repli, la crainte d'un monde nouveau dont on ne maîtrise ni les codes

ni le langage. Elle renforce aussi le conflit intergénérationnel, un « chacun dans sa génération ». Les jeunes ne comprennent plus les vieux et vice versa; les boomers et la génération Z se font la guerre, et considèrent que sur le genre, le féminisme ou l'écologie, ils ne parlent plus la même langue. Il y a hiatus.

Il n'y a pas de Ajar est-il aussi un plaidoyer pour la fiction ?

Durant l'été, trois événements, qui ne sont pas d'égal importance bien sûr, m'ont marqué. L'attentat contre Salman Rushdie; la petite blague du physicien Étienne Klein qui a publié une tranche de chorizo en faisant croire que c'était une étoile et qui a provoqué ainsi la colère des réseaux sociaux; l'affiche du Planning familial où des hommes sont enceints. Ces trois événements m'ont évidemment rien en commun, mais ils disent tous quelque chose de notre rapport à la fiction. L'agresseur de Salman Rushdie, comme tous les fanatiques, refuse la fiction. Il considère qu'un seul texte, le sien, peut dire la Vérité, et que le récit peut détruire son monde. Les intégristes se trompent sur tout, sauf sur un point: ils ont raison d'avoir peur des livres, car ils peuvent changer le monde. Celui qui écrit un livre vient dire qu'il n'y a pas qu'un seul livre, une seule vérité, une seule lecture, un dogme valide pour tous. La fiction est une arme de recréation massive du monde qui nous entoure. Elle plaide pour la pluralité.

Qu'avez-vous ressenti face au canular du physicien Étienne Klein ? Par sa blague, il nous interpelle et demande: existe-t-il dans votre monde de la place pour le second degré? Êtes-vous capable d'y introduire de la fiction, non pas pour dire que la vérité scientifique n'existe pas, mais pour dire qu'elle a besoin d'être bousculée, interrogée, parfois avec humour, pour avancer ?

Qu'en est-il du Planning familial ? La publicité du Planning familial sur les hommes enceints rappelle quelque chose que l'on sait depuis des années: le genre est une fiction, une construction langagière sociale. Il est ce que la société invente par des codes sociaux associés aux uns ou aux autres. Pourtant, il existe aussi une réalité. Le sexe masculin et le sexe féminin, biologiques, font des enfants, et non le genre. Pour le dire autrement, accepter l'existence d'une fiction ne revient pas à nier le réel. On crée de la fiction pour dire que la vie est plus grande que ce réel. Mais la fiction ne peut pas nier la réalité. La fiction sert à élargir le monde de sa simple réalité, mais elle ne peut pas la piétiner.

Votre texte sera joué au théâtre, à partir du 19 septembre, dans une mise en scène de Johanna Nizard et Arnaud Aïdigé. Pourquoi faire jouer l'homme par une femme, l'actrice Johanna Nizard ?

Tout le texte clame: je ne suis pas ce que vous croyez que je suis. Comme le personnage s'appelle Abraham, évoque sa virilité et même sa circoncision, je trouvais intéressant de le faire jouer par une femme. Il y a chez l'actrice Johanna Nizard un contraste entre ce que l'on voit, un corps féminin, et ce que l'on entend, une voix assez masculine. J'aime le trouble que cela crée.

Quel est votre point de vue sur l'appropriation culturelle, évoquée par votre personnage ?

La question de l'appropriation culturelle est: qui peut parler au nom de qui? Au départ, il y a dans cette démarche un souci de justice. Tout au long de l'Histoire, des voix ont été étouffées. Elles n'ont pas pu prendre part au récit, comme celles des femmes, des Noirs, des homosexuels... On a parlé en leur nom. Entendre leurs voix est nécessaire et essentiel, mais il faut simultanément prendre garde à ne pas tomber dans une impasse, où il faudrait

« L'humour est un peu ma "religion". Il raconte autant le bonheur que le désespoir »

être précisément ce que l'on écrit ou ce que l'on joue pour être légitime. On nierait alors la possibilité de se mettre dans la peau d'un autre. Le propre de la création est la possibilité de sortir de chez soi. Si je suis dorénavant condamné à n'habiter que les quatre murs de mon assignation identitaire, et ne parler qu'au nom de mon groupe d'appartenance, je ne peux donc plus voyager hors de moi. Il faut donner la possibilité à ceux qui n'ont pas été entendus dans l'Histoire de faire résonner leur expérience, mais pas au prix d'un piétinement du voyage hors de soi pour chacun d'entre nous. On serait alors de retour dans un fanatisme. Les fanatiques sont obsédés

par le fait d'être une seule chose... ce qu'aucun d'entre nous n'est jamais!

Est-ce la même chose avec l'identification victimaire ?

Je me réjouis de vivre dans une société où l'on entend davantage la voix des victimes, où des douleurs longtemps tuées ou éclipsées sont devenues audibles. Mais, là aussi, la menace qui pèse sur le témoignage réside dans le danger d'enfermer le témoin dans son statut de victime. La pire chose qui puisse arriver à quelqu'un qui dit ce qui lui est arrivé, c'est qu'il ne soit plus « que » ce qui lui est arrivé. Il faut pouvoir raconter afin de se relever par le récit. Mais si le récit ne fait que nous enfermer un peu plus dans le passé, alors il le rend tout-puissant.

Pourquoi avoir choisi, comme décor de la pièce de théâtre, une cave ?

Je souhaitais faire un clin d'œil au magnifique livre de Romain Gary *La Vie devant soi*: le petit Momo emmène Madame Rosa mourir dans la cave de son immeuble de Belleville. Madame Rosa, vieille dame juive rescapée de la Shoah, appelle cet endroit le « trou juif ». J'ai décidé de ramener le lecteur dans cet endroit enfoui quelque part, peut-être en nous-même. Je suggère que l'histoire ne s'est pas arrêtée là où Romain Gary l'interrompt: elle continue là, sur scène, devant nous, dans la cave de Momo et de Madame Rosa ou dans notre inconscient. Les livres qu'on a aimés continuent toujours un peu à vivre dans nos têtes.

Quelle importance accordez-vous à l'humour ?

L'humour est un peu ma « religion ». Il raconte autant le bonheur que le désespoir. Il est, lui aussi, une fiction qui nous permet d'agrandir

le réel. Dans la réalité, il y a des tragédies, il y a tout ce avec quoi on doit composer parce que c'est abîmé, déchuré, mort, moche, ou manquant. L'humour et la fiction permettent, non de colmater les failles de l'existence, car ce qui est mort est mort, mais de faire avec. Ils sont des armes de reconstruction massive. Amin Or disait que le propre des fanatiques est de ne pas avoir d'humour. Il avait raison.

Pourquoi parlez-vous de « procréation féminine assistée » ?

Nous sommes les enfants de nos parents évidemment et aussi de notre temps, mais je crois que nous sommes toujours les enfants de nos bibliothèques, des livres qu'on a lus ou qu'on nous a racontés. Qu'on nous ait donné naissance, et ils continuent de parler à travers nous. Voilà pourquoi tous les fanatiques de l'Histoire brûlent des livres. L'autodafé, la violence faite aux livres, est toujours un prélude à celle que l'on fait aux hommes. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR MARE-LAURE DELORME



IL N'Y A PAS DE AJAR - MONOLOGUE CONTRE L'IDENTITÉ DE PHINE HORVILLER, GRASSÉT, 96 PAGES, 12 EUROS (EN LIBRAIRIES LE 14 SEPTEMBRE).



UNE COLLECTION DE HORS-SÉRIES EXCEPTIONNELLES AU CŒUR DES ARCHIVES DE PARIS MATCH



FRANCE GALL ET MICHEL BERGER

Comme Sylvie et Johnny, Stone et Chandler, France et Michel sont un couple emblématique de la génération ya-ya, célébré par la musique, elle le musé, lui le créateur. France Gall et Michel Berger ont la même sensibilité, 100% cœur et 0% tête. Morts en 1979, ils ont deux enfants, Pauline et Raphaël. Malheureusement, Michel décède d'une crise cardiaque à 44 ans et, 3 ans plus tard, leur fille est emportée par la même maladie.

Retrouvez à travers ce nouvel hors-série Paris Match le destin tragique de ce couple mythique !



EN VENTE ACTUELLEMENT CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

CULTURE

Recueilli par
ANNE DIATKINE
Photo
MARIE ROUGE

Et si on inventait qu'Emile Ajar, auteur bien connu de *la Vie devant soi* et double de Romain Gary, avait eu un fils? Et si on disait que ce fils, Abraham Ajar, était resté reclus dans une cave? Et s'il se mettait à nous parler? Et s'il disait parfois des horreurs tout en interprétant des histoires juives? C'est avec ce genre d'hypothèse que Delphine Horvilleur a écrit *Il n'y a pas de Ajar*, d'abord en imaginant que ce serait un homme qui le jouerait, puis en l'offrant à une comédienne, Johanna Nizard. C'est un spectacle excessif qu'on pense détester et qu'on se surprend à aimer, à moins que ce soit l'inverse. Et comme on ne sait plus ce qui l'emporte dans cette météo des sentiments affolés, on va le revoir. Un spectacle «*too much*» comme dit son instigatrice la rabbin du judaïsme en mouvement et directrice de la rédaction de *Tenou'a*, Delphine Horvilleur, aussi bien dans sa forme, la tessiture du son un peu trop forte, les lumières qui éblouissent, le propos parfois trop direct autour de la Shoah et le traumatisme qui se légue chez les humains comme il s'expérimente sur les souris. Mais en permanence, la comédienne Johanna Nizard, qui ne cesse de se métamorphoser à vue, tel un caméléon cher à Romain Gary, stupéfié. Non seulement elle porte le texte, mais elle donne le sentiment qu'on ne l'a jamais ouvert même si on vient de le lire. On a rendu visite à Delphine Horvilleur, Johanna Nizard était là, présence forte, qu'on ne reconnaît pas puisqu'elle est totalement autre sur scène. On est toutes les deux malades, si bien que c'est Delphine Horvilleur qui parle et soigne les divers maux.

Avez-vous d'emblée conçu ce texte pour la scène?
Delphine Horvilleur: Oui, je l'ai écrit pour qu'il soit joué, car la question qui m'obsède depuis des décennies est celle de l'interprétation. Bien entendu, elle est le cœur de mon métier de rabbin, qui est d'interpréter les textes sacrés. Mais je n'aurais jamais fait l'expérience de l'interprétation théâtrale. Grâce à Johanna Nizard, qui cosigne la mise en scène avec Arnaud Aldigé et incarne ce personnage d'Abraham Ajar, je découvre que le texte interprété a des résonances beaucoup plus vastes que mon intention d'auteur. Si bien que la première fois que j'ai vu le spectacle, j'étais interloquée: «*Ce n'est pas moi qui ai écrit*

DELPHINE HORVILLEUR ET JOHANNA NIZARD

«On ne grandit que dans la transgression, dans la bordure»

Rencontre avec la rabbin et la comédienne qui interprète sur scène «*Il n'y a pas de Ajar*», écrit par la première. Un spectacle excessif et iconoclaste qui a permis à son autrice de se détacher de sa fonction religieuse.

ça! Qu'est-ce qui m'a pris? Qu'est-ce j'ai fumé? Alors que je l'ai tout de même relu, ce manuscrit! Je l'ai confié à Grasset. Mais sur scène, il prenait une dimension de culot, qu'on appelle en hébreu la *chutzpah*, que je n'avais pas perçu pendant l'écriture. C'était un choc.

Johanna, est-ce que tout texte peut avoir une destinée théâtrale? Auriez-vous pu prendre un autre écrit de Delphine Horvilleur?

Johanna Nizard: Tout texte peut passer la barre du plateau à partir du moment où on en éprouve la nécessité. On appréhende déjà à la lecture comment on va pouvoir le faire vivre, quelle visée on lui prête. Ce qui m'attire dans l'écriture de Delphine Horvilleur, c'est sa manière d'être charnelle y compris dans ses essais. Dans *En tenue d'Eve*, elle parle de suc, de trou, de liquide. On n'attend pas forcément cela d'un rabbin. Pour autant, c'est notre rencontre qui a été déterminante.

D.H.: C'est la première fois que j'écris un texte dont je ne suis pas la narratrice. Abraham n'est pas tout à fait moi, il outrepassa mes pensées. S'il s'était agi d'adapter au

théâtre *En tenue d'Eve* ou pourquoi pas un sermon, je pourrais donner une conférence! Le personnage Abraham est dans une colère dans laquelle je ne suis pas, il exagère.

Y a-t-il une vertu de l'exagération?

D.H.: Cette semaine, j'ai témoigné en appel au procès de *Charlie Hebdo* sur la fonction de la caricature, la différence entre le blasphème et la profanation. Je pense qu'on ne grandit que dans la transgression, dans la bordure, dans le *too much*. Jamais dans la mesure.

J.N.: Avec Arnaud Aldigé, on était très vigilants à ce que ce passage des limites ait lieu l'air de rien.

D.H.: L'écriture de cette pièce, c'est un geste de rébellion, lié à ma fonction rabbinique, son caractère pesant et parfois liberticide. Je l'ai écrit en réaction au succès de *Vivre avec nos morts*. J'ai une reconnaissance immense à l'égard des lecteurs qui m'ont expliqué combien ce livre les avait aidés. C'était bouleversant. Ce grand placard dans mon salon est rempli de cartons de courriers, des lettres de trente pages, avec des photos des morts de ceux

qui m'écrivent, des récits dont je suis parfois la seule dépositaire. *Vivre avec nos morts* a permis à beaucoup de parler de leurs morts et leurs deuils. Mais, avec *Il n'y a pas de Ajar*, j'ai éprouvé le besoin de hurler: je ne suis pas que cette grande prêtresse de l'au-delà. Je suis aussi une adolescente, une sale gosse. Je ne suis pas coincée dans ma fonction rabbinique, cléricale, sacerdotale et je peux aussi écrire d'énormes bêtises. Il fallait que j'écrive quelque chose d'iconoclaste, comme mon personnage Abraham. Evidemment il va trop loin lorsqu'il dit: «*On doit tant... à l'Allemagne.*» Mais je connais des anciens déportés amis de mes grands-parents qui pourraient faire des blagues de très mauvais goût comme lui.

L'un des propos du texte est cependant une critique en règle des dérives engendrées par le concept d'appropriation culturelle... Doit-on être juif pour tenir le monologue d'Abraham Ajar?

D.H.: L'humour juif est évidemment partagé par les non-juifs.

C'est un humour de la désespérance. Il n'y a pas besoin d'être juif ni de montrer son pedigree de descendant de la Shoah pour dire ce texte. Le concept d'appropriation culturelle qui consiste à ne pas kidnapper la voix de ceux dont on n'a jamais écouté les récits est tel l'enfer pavé de bons sentiments. Je reste encore traumatisée par Tom Hanks qui a dit cet été «*regretter*» d'avoir accepté le rôle principal dans *Philadelphia* du fait qu'il n'est pas homosexuel. Mon amie Tania de Montaigne m'a dit que son roman graphique *Noire* ne peut pas être diffusé aux Etats-Unis parce que la dessinatrice est blanche! Lorsque mon livre *Réflexions sur la question antisémite* a été traduit en anglais, mon traducteur m'a appelée pour me dire qu'il ne pouvait pas traduire la première phrase, tirée d'une blague, «*Pourquoi on n'aime pas les juifs?*», trop offensante.

Certains passages d'Il n'y a pas de Ajar ne sont audibles que parce qu'ils sont signés par vous. S'ils étaient dits par Dieu-donné, par exemple, ils ne passeraient pas...

D.H.: Oui, bien sûr, certains éléments ne tiennent que parce qu'ils sont portés par moi. Quand quelqu'un dit: «*Merde à toute croyance*», ça a plus d'intérêt s'il est rabbin que journaliste de *Charlie Hebdo*. La lutte contre les identités assignées consiste toujours à casser ce qu'on attend de vous.

Johanna Nizard, vous passez votre temps durant l'heure de la représentation, à changer à vue d'identité. Quelles sont vos sources d'inspiration?

J.N.: J'aime ne jamais me reconnaître. Je suis devenue comédienne pour cela. Cindy Sherman qui fait d'elle-même sa propre œuvre dit que chaque fois qu'elle se voit, elle ne peut plus interpréter. Elle a été l'un des jalons de ce spectacle, où je joue une personne qui glisse de l'adolescent au SDF en passant par la geisha...

Delphine Horvilleur, vous faites dire à Abraham: «Pour se comprendre, il ne faut pas parler la même langue.»

D.H.: C'est une phrase de Gary-Ajar au cœur de son livre *Pseudo*. Gary a l'habitude de parler l'absurde pour énoncer une profonde philosophie. C'est seulement lorsqu'on prend conscience que l'autre ne vous comprend pas totalement, qu'on commence à se mettre en chemin vers lui. Si vous supposez que vous parlez la même langue que votre interlocuteur, vous n'avez aucune raison de vous déplacer dans sa direction. Ce qui invite au lan-

INTERVIEW



La rabbin et autrice Delphine Horvilleur (en bas) et la comédienne Johanna Nizard, qui interprète son texte sur scène.

au tac à ce que ce serait mon dernier mot le jour de mon dernier souffle. Je me suis surprise à prononcer un peu euphonique et très sonore: «El.» Et effectivement, j'adorerais terminer ma vie dans une conversation sans point final, avec l'idée qu'on n'en a jamais fini de se définir, qu'on est toujours, «pas que ça», pas qu'ashkénaze, pas que rabbin.

Sauriez-vous dater l'arrivée de cette obsession identitaire ?

D.H. : Je n'y parviens pas. Je suis née dans les années 70, j'ai grandi en France. Il me semble que dans les années 80, personne n'a jamais parlé de moi en disant: «Elle est membre de la communauté juive.» Qu'est-ce qui s'est passé? Avant j'étais comme tout un chacun, une multitude, et à partir d'un moment, le «nous» s'est invité partout: «Nous, les gays», «nous, les Juifs», «nous, les femmes». Est-ce une importation du modèle communautariste américain? Jacques Derrida disait que chaque fois qu'on disait «nous», c'était un abus de langage car on incluait de force quelqu'un qui ne vous a rien demandé mais à qui on parle en son nom.

Quand on se lance dans l'écriture d'une pièce qui porte des idées, comment réussir à ne pas être trop explicatif ou théorique ?

D.H. : Vous touchez là une difficulté majeure pour moi. Car oui, dans ce monologue, il y a des sermons: le passage sur le nom de Dieu en est un. Et cependant, c'était hyper important que la pièce n'ait pas la forme d'une conférence. Il fallait que je m'oblige à un pas de côté... L'autre écueil était celui du stand-up. On aurait pu enchaîner les blagues sous couvert de raconter l'histoire d'Abraham. C'est l'interprétation de Johanna Nizard qui permet d'échapper aux sermons.

Recevez-vous une pluie de critiques pour ce spectacle ?

D.H. : Cela viendra. J'avais un peu peur car pas mal de gens pour qui je suis «le rabbin» sont venus voir le spectacle. Le texte a évolué au gré de l'actualité, et il doit encore bouger. Puisque la clé du texte est d'être le reflet d'un inconscient qui continue d'être modelé, il est important que lui-même puisse sans cesse accueillir des éléments nouveaux, des débats contemporains... J'aime la métamorphose. Et aussi que par moments, Abraham me dérange. Car je pense que l'inconfort est salutaire. ◀

page, c'est toujours l'incompréhension, le léger couac, le petit hiatus. On croit parfois que ce qui fait société est une identité commune. Je pense absolument l'inverse: la condition de possibilité de toute société est justement qu'on est plus

d'un, et qu'il y a en permanence des malentendus, de l'étrangeté, de la dissonance, la nécessité d'une traduction imparfaite.

Votre Abraham énonce également une phrase que vous pourriez reprendre à votre compte:

«Je me suis débarrassé de cette idée morbide qu'il y aurait une possibilité d'être vraiment soi.»

A contrario du souvent cité «Deviens ce que tu es» de Pindare ?

D.H. : C'est plutôt un pied de nez aux obsessions actuelles: c'est quand

même incroyable le nombre de gens qui se laissent définir par un unique élément. Ils sont entièrement végan, catho, juif, gay! J'ai au contraire le sentiment que nos identités ne se laissent jamais boucler. Récemment, on m'a demandé de répondre du tac

IL N'Y A PAS DE JAR
de DELPHINE HORVILLEUR,
m.s. Arnaud Aklipe et Johanna
Nizard, avec Johanna Nizard,
aux Plateaux sauvages (75020)
jusqu'au 7 octobre

L'OBSS

Cahier numéro un de l'édition n° 3026 du 6 au 12 octobre 2022

CRITIQUES

THÉÂTRE

Mille vies devant soi

IL N'Y A PAS DE AJAR, PAR DELPHINE HORVILLEUR, ACTUELLEMENT EN TOURNÉE, LE SPECTACLE SERA REPRIS DU 13 AU 23 DÉCEMBRE AU ROND-POINT, PARIS-8^E, 01-44-95-98-21, À 18H30.

★★ Le rabbin Delphine Horvilleur a l'habitude de scandaliser. Il se pourrait qu'elle y ait pris goût. Elle reconnaît d'ailleurs la nature polémique de sa première pièce. Il s'agit du monologue d'un fils supposé d'Emile Ajar, personnage lui-même fictif puisque c'est sous ce pseudonyme que Romain Gary a publié certains romans. Subterfuge grâce auquel il a raflé le prix Goncourt 1975 pour « la Vie devant soi », ce qui était interdit puisque « les Racines du ciel » l'avait déjà obtenu en 1956. Plus que cette supercherie, c'est le besoin manifesté par Gary de changer sans cesse de peau au cours de sa vie qui intéresse Delphine Horvilleur.

Né Roman Kacew, devenu Romain Gary à l'état-civil, il n'a pas seulement écrit sous le nom d'Ajar, mais aussi de Fosco Sinibaldi ou de Shatan Bogat. En fait, il n'a pas arrêté de se réinventer. Là est le message du rabbin Horvilleur à chacun d'entre nous, spécialement aux juifs : prenez garde à ne pas vous confiner dans une identité, soyez mobiles, ne restez pas les yeux rivés sur le rétroviseur, allez de l'avant, votre judéité ne suffit pas à circonscrire votre personnalité. Ce message, cette amatrice de blagues et de jeux de mots le délivre avec l'humour qu'on lui connaît. Elle est servie par Johanna Nizard (*photo*), actrice capable comme Tirésias de changer



en un clin d'œil de voix, d'aspect et de genre. Sa palette expressive est d'une rare richesse. Personne ne pouvait mieux transmettre l'exhortation de Delphine Horvilleur à renaître en permanence.

J. N.

Le Canard enchaîné

107^e ANNÉE - N° 5317 - mercredi 5 octobre 2022 -

Il n'y a pas de Ajar

UNE VOIX sort de l'ombre, étrangement lente et gouailleuse. Puis surgit un petit homme hirsute à la moustache finement dessinée et au grand pif. Il dit être le fils d'Emile Ajar, fameux pseudo inventé par Romain Gary. Comment être le fils d'un père inventé ?

Peu à peu, la subjugante Johanna Nizard se transformera sous nos yeux. Elle ôtera son pif, perdra sa moustache, se fera femme au corps entièrement tatoué, changera de vêtue, et de voix. Et son monologue sur l'identité, ou plutôt contre l'identité, prendra une force inouïe.

Ce qui est mené ici, dans ce texte coup de

poing écrit par Delphine Horvilleur, femme, juive et rabbin, c'est un combat contre tous ces commissaires politiques ou religieux qui cherchent à nous étouffer, veulent à tout prix nous assigner à résidence à notre case départ, nous enfermer dans notre chacun-chez-soi, notre tribu, notre posture de victime ou d'assiégé, et adieu la culture, l'intelligence, l'invention, l'humour, le blasphème, la liberté.

Quelques facilités mises à part, voilà un seul-en-scène exceptionnel. Et inoubliable.

J.-L. P.

● Aux Plateaux sauvages, à Paris.

l'Humanité

Être ou ne pas naître est peut-être la question

THÉÂTRE Abraham Ajar serait fils d'Émile, un personnage fictif conçu par l'écrivain Romain Gary. Avec ce descendant de papier, Delphine Horvilleur s'interroge avec humour sur l'obsession identitaire.

Dimanche 9 Octobre 2022

Dans le noir du plateau, où se réfléchissent d'abord sur de maigres miroirs quelques éclats de lumière, le premier mot résonne comme un ricanement jaillissant du néant. Avec une question qui reviendra avec insistance : « Tu veux un cachou ? » Autant dire d'emblée que la comédienne et metteuse en scène (avec Arnaud Aldigé) Johanna Nizard s'est emparé avec gourmandise du texte que viennent de publier les éditions Grasset et que signe Delphine Horvilleur.

Cette dernière, écrivaine et rabbine au sein de l'association judaïsme en mouvement, propose avec *Il n'y a pas de Ajar* (vu aux Plateaux sauvages à Paris) son premier texte de théâtre, construit à partir d'une des plus grandes « truanderies de la littérature », imaginée par l'écrivain Romain Gary (1914-1980). Lequel, sous le pseudonyme d'Émile Ajar, rafla un second Goncourt – après celui de 1956 pour *les Racines du ciel*. C'était en 1975. Totalement mystifié, le jury attribua le prix à Ajar, pour la Vie devant soi. C'est seulement après le suicide de Gary que la grosse blague a été révélée, notamment par un Bernard Pivot bafouillant sur le plateau de son émission littéraire, et que l'on entend en fond sonore...

Ce qui n'empêche pas Delphine Horvilleur, de donner à Ajar (qui, si l'on a bien suivi, n'a jamais vécu), un fils prénommé Abraham. « Mon père y tenait absolument. Il voulait que ma signature ressemble au commencement de tout : A. A. Comme s'il n'y avait rien eu avant moi », dit-il. Ou dit-elle ? Car le rôle du personnage est tenu par Johanna Nizard. Avec panache. La comédienne n'imité pas le jeune homme, ne le caricature pas. Elle est lui. Ou plus justement elle est. Tout simplement. Et c'est formidable car du coup la frontière du genre est bousculée. En toute logique. D'ailleurs, l'autrice revendique « un texte polémique contre l'obsession identitaire du moment, un chacun chez soi de nos identités qui nous enferment et nous assignent à résidence ».

Donc, Abraham a été retrouvé au fond du « trou juif » où il s'est un jour réfugié, avec sa mère, soit dans une cave parfumée par les senteurs sucrées émanant des pages de vieux livres entassés. Tout de papier et d'imaginaire, Abraham n'en a pas moins les crocs acérés. Pour mordre à belles dents dans les fesses du monde, avec un humour féroce. Cette planque, ignorée de tous, est aussi appelée « l'inconscient » par un certain docteur Freud explique Abraham. Après un détour par des tests ADN, il se pose mille et une questions sur Dieu, ou encore sur l'identité, en précisant que « l'origine ça ne compte jamais autant que ce qui t'arrive en route ». Le tout entre deux blagues comme celle-ci : jusqu'à l'âge de 12 ans, le garçon n'avait jamais prononcé un seul mot. Puis un soir à table il apostrophe son père : « Passe-moi le sel ! » Les parents sont émerveillés. La mère pleure : « Il parle, il parle. » Puis, à la question « Pourquoi tant d'années de silence ? », le garçon réplique : « Ben, jusqu'ici tout allait bien. »

Gérald Rossi

En novembre à Suresnes, Sens, Villejuif. En décembre au Rond-Point (Paris). En janvier et février : à Chelles, Versailles, Toulon, Maisons-Alfort.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

Il n'y a pas de Ajar

LES PLATEAUX SAUVAGES / TEXTE DE DELPHINE HORVILLEUR / MISE EN SCÈNE ARNAUD ALDIGÉ ET JOHANNA NIZARD

Une belle promesse que ce monologue chatoyant écrit par Delphine Horvilleur et interprété par Johanna Nizard, qui donne la parole à Abraham, fils fictionnel du célèbre Émile Ajar, double inventé par Romain Gary. Un fils dont la parole explore et élargit la thématique de l'identité.

Audacieuse, attentive, sa pensée raconte, caracole et interroge. Elle bouscule les évidences et les certitudes, s'aventure au-delà de ce qu'on croit savoir. Femme rabbin, autrice, Delphine Horvilleur écrit pour la première fois un texte destiné à la scène, qui cherche à « nous faire penser » en s'inscrivant contre les obsessions identitaires, les enfermements, les discriminations et les assignations. Pour ce faire, elle a créé le personnage d'Abraham Ajar, fils légitime et fictionnel d'Émile Ajar, lui-même fameux double de Romain Gary, mystification qui valut à l'auteur d'être deux fois récompensé par le Prix Goncourt.

Enfant indéfinissable d'une entourloupe littéraire

Son monologue nous parle aujourd'hui « de politique et de religion, de la force de la littérature ou de la vulnérabilité de nos narcissismes ». Il nous dit qu'on n'est pas « que nous ». Ce texte, Delphine Horvilleur l'a envoyé à la comédienne Johanna Nizard, qui s'est étonné « de l'éclat et de l'irrévérence » des mots, et



Delphine Horvilleur,
auteure de *Il n'y a pas de Ajar*.

© Alexandre Isard

se plaît à donner corps à cet être intermédiaire, mouvant, indéfinissable. Enfant d'une entourloupe littéraire, il nous apostrophe du fond de son « trou juif », miroir tendu au spectateur sans lignes fixes. Avec humour, lucidité et profondeur.

Agnès Santi

Les Plateaux Sauvages, 5 rue des Plâtrières,
75020 Paris. Du 19 au 24 septembre 2022,
du lundi au vendredi à 20h, samedi à 17h30.
Tél: 01 83 75 55 70.

« L'humour est un puissant vecteur de théologie »

La rabbin Delphine Horvilleur publie un audacieux monologue théâtral, inspiré de Romain Gary, qui allie comédie et mystique juive pour combattre les assignations identitaires.

Après l'immense succès de son recueil post-Covid *Vivre avec nos morts*, vendu à 210 000 exemplaires, l'auteure et rabbin la plus populaire de l'Hexagone nous offre *Il n'y a pas de Ajar*. Un monologue au titre calembour, inspiré du pseudonyme pris dans les années 1970 par l'écrivain Romain Gary, qui obtint même une deuxième fois le Goncourt sous le nom d'Émile Ajar en 1975, avec *la Vie devant soi*. Delphine Horvilleur invente ainsi le personnage d'Abraham Ajar, fils de l'auteur fictif...

LA VIE. Vous allez surprendre vos lecteurs : quelle mouche vous a soudain piquée ?

DELPHINE HORVILLEUR. J'ai eu besoin d'une oxygénation dans l'écriture. Mon précédent livre m'a portée. Mais je dois le reconnaître avec respect, il m'a aussi pesé. J'ai reçu des milliers de lettres de gens qui m'ont raconté leurs deuils, accompagnés souvent de photos de leurs disparus : ma boîte était presque devenue un mausolée. J'ai compris à quel point on n'arrivait plus à parler de la mort dans nos sociétés. Ce manque a placé sur mes épaules quelque chose de très lourd. Et un pas de côté m'a été nécessaire.

Avec, cette fois, le rire pour allié ?

D.H. Je crois beaucoup à l'humour. Car je suis persuadée que les jeux de mots peuvent dire les choses les plus profondes qui soient. L'humour est non seulement un bon outil pour philosopher, mais aussi un puissant vecteur de théologie : pour parler du sacré, des croyances, des idoles, des dogmes, de leurs dérives. C'est d'autant plus important que désormais, on ne s'autorise plus à rire de certains sujets, et surtout pas des croyances et des croyants. Je tiens à montrer que c'est possible. Les

plus conservateurs verront une sorte de blasphème dans mon texte, qui est non orthodoxe, certes. Mais pour moi, il rejoint le message théologique que j'essaie de faire passer depuis des années : à savoir un questionnement des dogmes, une remise en question des évidences, un dépoussiérage des croyances, un refus de l'assignation identitaire.

Pourquoi un monologue ?

D.H. Mon titre de départ était « *Monologue* » contre l'identité, entre guillemets, car on ne parle jamais seul. Et même quand on croit le faire, il y a toujours plusieurs voix en soi, à commencer par celles de nos parents, de notre éducation, de notre génération, de notre inconscient,

« L'humour est un pilier de résilience, et aussi un outil religieux puisqu'il aide à se relever : c'est une canne de salut, les Juifs sont bien placés pour le savoir. »

de nos frustrations, de nos peurs, de nos ratages... On est en dialogue avec plein d'autres voix intérieures. Et il n'y a que les fanatiques pour croire *stricto sensu* au monologue, à une vérité dont ils sont propriétaires, à la négation de l'altérité dans le monde et en eux-mêmes. Le romancier Amos Oz affirmait qu'il n'avait jamais rencontré de fanatique qui ait le sens de l'humour, ça me paraît très juste. Mon texte est donc évidemment un faux monologue. La personne qui parle s'adresse à quelqu'un, mais on ne sait pas à qui. Elle le fait depuis son « trou juif », la cave ainsi nommée par Madame Rosa

dans *la Vie devant soi* : un endroit souterrain, enfoui en nous-mêmes, notre inconscient peut-être.

Comment la voix du personnage s'est-elle imposée à vous ?

D.H. Ma forme de fanatisme personnel, c'est ma passion de longue date pour Romain Gary ! Je lui envie sa capacité de réinvention permanente de lui-même. Il a vécu tant de vies, exilé, porté d'abord par les rêves de sa mère, adopté ensuite par la France, devenu patriote, résistant, puis écrivain. Et le plus bouleversant, c'est que l'homme engagé, l'aviateur, le diplomate, garde en lui un lien avec la toute-puissance et la folie de l'enfance. J'ai ainsi la conviction qu'il détient une clé pour notre époque. Alors, sans doute les jeunes gens ne connaissent-ils pas l'extraordinaire entourloupe littéraire Gary/Ajar des années 1970, Romain Gary réinventé sous le pseudonyme d'Émile Ajar., mais son initiative a de quoi faire réfléchir notre génération, tellement étouffée par les assignations identitaires, le chacun chez soi religieux, ethnique, et même de genre. L'écriture de Gary fait tout exploser en clamant : je ne suis pas ce que vous croyez que je suis. Et il est donné à chacun d'entre nous de se réinventer, de s'augmenter, de « sur-vivre » dans tous les sens du terme.

Vous citez à plusieurs reprises un roman signé Émile Ajar et intitulé *Pseudo*. En quoi est-il important pour vous ?

D.H. La première phrase de *Pseudo* m'a marquée : « *J'ai tout essayé pour me soustraire, mais il n'y a rien à faire, on est tous des additionnés* »... C'est une manière remarquable de dire aussi que parfois, dans la vie, on voudrait se détacher de ses origines et de sa filiation, mais on ne peut jamais complètement se réinventer. On est toujours les enfants de quelqu'un. La question est donc :



DELPHINE HORVILLEUR joue avec les mots pour titiller nos certitudes.



À LIRE 



Il n'y a pas de Ajar. Monologue contre l'identité, de Delphine Horvilleur, Grasset, 12 €.



À VOIR 

Il n'y a pas de Ajar, spectacle de Johanna Nizard, jusqu'au 29 septembre au théâtre Plateaux sauvages, à Paris (XX^e); le 13 décembre au Théâtre du Rond-Point, à Paris (VIII^e). Et en tournée jusqu'en 2023.

que fait-on de ce qu'on nous a transmis ? Et que fait-on pour ne pas y être assigné ? C'est la raison pour laquelle j'ai créé le personnage d'Abraham Ajar, qui affirme être le fils d'Émile Ajar, c'est-à-dire le rejeton d'une folie littéraire. Car nous sommes à la fois l'enfant de nos parents, mais également celui des livres que nous avons lus et des récits qu'on nous a racontés. Nous sommes le fruit d'une PMA particulière, « procréation littérairement assistée ».

Ce n'est évidemment pas un Ajar... si votre personnage se prénomme Abraham ?

D.H. Au-delà des œuvres de Romain Gary, le livre qui m'accompagne au quotidien,


c'est la Bible. Dans mon monologue théâtral se glisse un petit traité de mystique juive : j'ai essayé de placer des éléments de la kabbale, la question du nom de Dieu, celle de la non-intervention de Dieu dans le monde. Quant à l'histoire d'Abraham, elle est parfaite pour réfléchir au thème de l'héritage, de l'identité et des ancrages. C'est tout de même extraordinaire que juifs, musulmans et chrétiens se définissent tous comme étant les enfants d'Abraham. Or dans la Bible, la Torah et le Coran, on lit qu'Abraham reçoit de Dieu l'ordre de partir de chez lui, de quitter la maison de son père. Il y a là un paradoxe que les orthodoxes de nos religions n'ont

pas relevé : les croyants des trois monothéismes se sont choisis comme père un homme qui a envoyé bouler le sien... Alors qu'est-ce que ça veut dire être un enfant d'Abraham ? Reproduire sa doctrine de génération en génération à l'identique, c'est-à-dire ne pas bouger de la maison ? Ou alors faire ce qu'Abraham a fait à son père, c'est-à-dire nous mettre nous aussi en route pour trouver notre chemin ? Être fidèle à Abraham, n'est-ce pas précisément lui être infidèle ? Beaucoup de gens pensent que la religion est affaire d'immuabilité, d'immobilité, de permanence et de conservation. Or nos traditions religieuses peuvent être comprises à l'inverse comme une invitation à nous mettre en mouvement, à ne jamais nous considérer comme sédentaires ou propriétaires, bien installés dans nos certitudes.

Peut-on dire que vous faites un pont entre l'interprétation du texte ancien et la modernité de la comédie contemporaine ?

D.H. Oui, grâce à l'humour, qui est un instrument puissant, un pilier de résilience, et aussi un outil religieux puisqu'il aide à se relever : c'est une canne de salut, les Juifs sont bien placés pour le savoir. La façon dont la tragédie les a frappés tout au long de l'histoire n'est pas sans lien avec l'humour qu'on leur reconnaît. L'humour est l'arme de celui qui n'a rien et qui pourtant, grâce à ses mots, va pouvoir prendre une distance avec ce qu'il subit. Je crois qu'il y a aussi de l'humour dans la Bible, par exemple quand on raconte que les Hébreux mettent 40 ans pour traverser un désert tout petit : je sais bien que le GPS n'existait pas à l'époque, mais il fallait être vraiment nul en orientation ! La tradition juive est féroce avec ses héros, Moïse qui bégaie, Jacob qui boite...

Dieu est donc humour ?

D.H. J'ai du mal à croire en un Dieu qui n'aurait pas le sens de l'humour. Un Dieu qui se vexe et a besoin qu'on prenne sa défense me semblerait étonnamment petit. À mes yeux, la puissance du divin est difficilement compatible avec une fierté offensée. Et c'est presque un blasphème d'imaginer Dieu si faible qu'il ne tolérerait pas les blagues. 

INTERVIEW MARIE CHAUDEY

WEB

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture



Delphine Horvilleur: « Il faut repenser nos mensonges identitaires »

"Faire que nos vies soient plus grandes que la vie"

Propos recueillis par Marjorie Bertin / 19/09/2022

Et si Émile Ajar, suicidé en même temps que Romain Gary, avait eu un fils ? C'est le présupposé d'*Il n'y a pas de Ajar* de Delphine Horvilleur. Ce monologue, enlevé et subversif, est aussi sa première pièce de théâtre. Rencontre avec une rabbine qui ne craint pas de nous bousculer dans nos certitudes.

Pourquoi avoir doté Émile Ajar d'un fils, qui s'appelle Abraham ?

Ce personnage dit être le fils d'Émile Ajar, donc d'une invention littéraire. La question que je souhaitais poser à travers lui, c'est de savoir si nous sommes plutôt les enfants de nos parents ou des livres qu'on a lus. Je pense que c'est les deux. Par ailleurs, ce prénom m'importait, et là c'est le rabbin qui parle. Abraham, père des trois religions monothéistes, a énormément à nous apprendre sur la construction identitaire. On croit connaître son histoire mais quand on relit *La Bible*, on s'aperçoit qu'Abraham se construit en partant de chez lui. Je voulais raconter son histoire de façon philosophique et humoristique. Dans un temps d'obsession identitaire où tant de gens sont persuadés qu'il faut rester bien confortablement chez soi, dans son ethnie, ses croyances, son origine, etc., il raconte l'histoire opposée ! Cela nous invite à repenser nos mensonges identitaires.

L'action se situe dans la cave. Est-ce un écho de celle de Mama Rosa qu'elle nomme son « trou juif », dans *La vie devant soi* ?

Comme beaucoup, j'ai découvert Romain Gary à travers *La vie devant soi*, et l'histoire de Momo, cet enfant arabe de Belleville, élevé par cette vieille femme juive, qu'il accompagnera jusque dans sa cave, jusque dans la mort. Cette cave est une métaphore extrêmement puissante du rapport à nos origines et à notre inconscient. Et une façon d'aborder l'antisémitisme et la haine des juifs. Très souvent, c'est quand un individu devient obsédé par la quête des origines et de « l'authenticité », qui tournent à l'obsession, que le discours antisémite se développe en lui.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de porter ce livre sur scène ?

J'ai beaucoup réfléchi à l'interprétation. Le cœur de mon métier de rabbin, c'est d'interpréter et j'aime l'idée que ce verbe ait plusieurs sens. Ce qui se passe au théâtre, c'est précisément une interprétation. C'est un exercice assez semblable au mien en tant que rabbin, en tant que lectrice des textes sacrés. La question, c'est comment un texte va résonner pour vous. Ce qu'il peut dire est toujours plus grand que ce qu'il veut dire. L'intention de l'auteur est toujours plus petite que là où le texte sera emmené par la personne qui le dira. C'est ce qui m'intéressait dans cet exercice théâtral.

Pourquoi faire interpréter ce fils par une femme ?

Je n'y avais pas pensé tout de suite. Et il m'est apparu comme évident, puisque ce texte suggère que nous sommes en transformation permanente et que nos identités sont floues, de pousser ce raisonnement jusqu'à le faire jouer par une femme, qui va jusqu'à raconter sa circoncision ! Par ailleurs, a surgi ces derniers temps fortement cette question un peu folle de l'appropriation culturelle. Faut-il être lesbienne pour parler des lesbiennes ? Juif pour parler des juifs ? Je trouvais intéressant de suggérer qu'à l'origine de la création, il était possible, voire nécessaire de se glisser dans la peau d'un autre.

« L'origine vous rattrape toujours à la fin », affirme Abraham. Comment y échapper ?

Je crois qu'il faut faire comme Romain Gary, avoir à cœur de *sur-vivre* dans tous les sens du terme. Romain Gary a été aviateur, ambassadeur, écrivain, résistant, etc. On devrait tous avoir à cœur de faire que nos vies soient plus grandes que la vie.

Il n'y a pas de Ajar de Delphine Horvilleur, interprété par Johanna Nizard. Mis en scène par Arnaud Aldigé et Johanna Nizard. Plateaux Sauvages, du 19 au 24 septembre, Théâtre de Suresnes, le 8 novembre, Théâtre de Sens le 18 novembre, Théâtre Romain Rolland de Villejuif, du 29 novembre au 3 décembre, Théâtre du Rond-Point, du 13 au 23 décembre.

"Il n'y a pas de Ajar" : pour Delphine Horvilleur, Romain Gary est "une clé pour nous aider à traverser ces temps d'obsessions identitaires"

Dans son dernier livre, la rabbin Delphine Horvilleur invoque Romain Gary pour lutter contre les "assignations identitaires". Son texte est déjà sur les planches dans un "seul en scène" aux Plateaux sauvages à Paris, du 19 au 29 septembre.

Publié le 12/09/2022



L'écrivain Delphine Horvilleur photographiée pendant le premier congrès "Les femmes et le judaïsme" à Troyes le 17 juin 2017 (BERTRAND GUAY / AFP)

L'écrivain Romain Gary - ou son pseudonyme Emile Ajar - "*détient une clé pour nous aider à traverser ces temps d'obsessions identitaires*" qui "*nous enferment et nous assassinent*", affirme Delphine Horvilleur, à travers son dernier livre *Il n'y a pas de Ajar* (Grasset)

Dans ce conte philosophique qui sort le 14 septembre, la rabbin, figure en France du judaïsme libéral (progressiste) donne la parole à un personnage fictif, Abraham Ajar, qui serait le fils d'Emile Ajar. Un monologue durant lequel ce personnage projette son lecteur dans l'univers de l'écrivain, questionne la Bible, la mystique ou l'humour juifs, et surtout, interpelle sur les débats d'aujourd'hui.

A l'origine de ce texte, il y a d'abord une "*passion*" pour l'oeuvre de Romain Gary. Et la fascination pour cette "*entourloupe littéraire*", ce "*piéd de nez au monde*" qu'a été l'utilisation par l'écrivain de son pseudonyme, déclare Delphine Horvilleur, dans un entretien à l'AFP.

Et puis, *"le sentiment très fort que Gary, ou Ajar, détient une clé pour nous aider à traverser ces temps d'obsessions identitaires"*, poursuit-elle.

"Il faudrait être aveugle pour ne pas percevoir combien, depuis quelques années, il y a de gens autour de nous obsédés par leur identité..., tout en étant incapable de la définir, mais qui la lient à quelque chose de leur origine, de leur naissance, de leur ethnie, de leur 'race', de leur genre, de leur ressenti." **Delphine Horvilleur**

"Ces assignations identitaires nous enferment et nous assassinent littéralement !" affirme-t-elle.

"Retisser les liens de la conversation entre les générations"

"Il a quelques années, je m'étais dit qu'il faudrait créer une journée nationale, à l'image de la Pâque juive ou des Pâques chrétiennes, une Fête du 'pas que', où on se rappellerait qu'on n'est pas qu'une chose. C'est parti d'une blague mais c'est parce que je constatais - beaucoup après les attentats de 2015 - que lorsque j'étais interrogée, je n'étais plus que 'juive'", explique-t-elle.

L'oeuvre de Gary permet donc *"de revisiter les éléments de millefeuille de nos identités"* et de *"tout ce qu'on pourrait encore être"*, dit-elle.

"L'écriture est une stratégie de survie. Seule la fiction de soi, la réinvention permanente de notre identité est capable de nous sauver. L'identité figée, celle de ceux qui ont fini de dire qui ils sont, est la mort de notre humanité."

Delphine Horvilleur

A travers ce texte, Delphine Horvilleur veut par ailleurs *"poser une autre question : est-on les enfants de nos parents et de notre temps ou est-on les enfants des livres qu'on a lus et des histoires qu'on nous a racontés ?"*

En ces *"temps de conflit intergénérationnel"*, il est urgent de *"retisser les liens de la conversation entre les générations"* et pour cela *"il y a les récits et les histoires qui se transmettent"*, répond-elle.

Sur scène

Il n'y a pas de Ajar est, dès sa sortie, joué sur les planches : le monologue d'Abraham est interprété dans [un "seul en scène" aux Plateaux sauvages à Paris, du 19 au 29 septembre](#), avant une tournée dans d'autres théâtres à l'automne et cet hiver.

Et c'est une comédienne, Johanna Nizard, qui interprète Abraham. *"Je trouvais ça beaucoup plus fort qu'il puisse aussi avoir les traits et le corps d'une femme, qu'il puisse aussi incarner le féminin"*, explique l'autrice, car *"cela introduit du trouble"* et permet de *"surprendre"*.

Attention, met toutefois en garde la responsable de culte; ce texte n'est "pas un plaidoyer rabbinique", cela reste *"une farce théâtrale"*, avec un *"personnage qui pousse un peu le trait"*.

Delphine Horvilleur : « Cette assignation identitaire à être sa religion, son ethnie, sa couleur de peau, c'est une saloperie »

Par [Viviane Chocas](#)
Publié le 24/09/2022

Delphine Horvilleur, rabbin, philosophe et écrivaine.

Avec son livre *Il n'y a pas de Ajar*, la rabbin et écrivaine s'immisce dans le « double je » de Romain Gary et joue avec son œuvre pour contrer les obsessions identitaires de l'époque.

À l'origine, il y a Romain Gary, né en 1914 à Vilna (Vilnius aujourd'hui), dans l'Empire russe, émigré à Nice en 1928, qui deviendra tout à la fois résistant, écrivain, diplomate, auteur coiffé d'un prix Goncourt en 1956 pour *Les Racines du ciel*, père d'un fils prénommé Diego, et retrouvé mort par suicide le 2 décembre 1980, le canon d'un revolver dans la bouche. Avant cela, en 1975, sur les lèvres du Tout-Paris, s'épelle le nom d'Émile Ajar, signature d'un roman coup de poing, *La Vie devant soi*. Qui est Ajar ? On lui concède un premier visage, celui de Paul Pavlowitch, neveu de Gary, invité d'*Apostrophes*. Mais déjà des habitués du style Gary flairent sa patte entre les lignes d'Ajar.

L'entourloupe littéraire sera dévoilée en 1981 dans un testament posthume du maître écrivain. En 1974, dans l'est de la France, naît une fille, Delphine Horvilleur, qui très tôt aimera les livres, et bientôt un certain Romain Gary, plus encore peut-être son pseudo Émile Ajar. Aujourd'hui, l'écrivaine et rabbin, qui s'échappe à peine du succès phénoménal de son récit *Vivre avec nos morts* (Éd. Grasset), invente à Ajar un fils, Abraham, « enfant de toutes les fictions de nos vies ». Parce qu'*Il n'y a pas de Ajar* prévient le titre de ce récit corrosif (1), monologue de théâtre (2) à la gloire des vies multiples, résolument contre le rétrécissement de nos identités à un lieu de naissance, une religion ou une couleur de peau.

Madame Figaro. – Chacun de nous connaît ce type de rencontre, où une personne bien réelle, ou bien un texte, un tableau, une musique, nous dit soudain quelque chose de très important pour nous construire. Pour vous, c'est la rencontre avec l'écrivain Gary-Ajar. Quand le découvrez-vous ?

Delphine Horvilleur. –

À l'adolescence, avec la lecture de *La Vie devant soi*, ce roman qui joint de façon subtile la voix de l'enfant et celle de l'adulte qui cohabitent en nous toute la vie. J'ai aussi beaucoup aimé *La Promesse de l'aube*, mais son livre qui me touche le plus est *Pseudo*, où il pousse cette folie du double à l'aide d'un personnage qui s'en prend à Gary. Gary possède un humour qui naît du désespoir, ce qui, de ce point de vue là, fait de lui un auteur très juif. Et puis, plus j'y réfléchis, plus je me dis que ce qui me touche tient au fait qu'il n'écrive pas dans sa langue maternelle, le russe. Le français de Gary est un peu impur, sa version originale déjà sous-titrée. Il est à la frontière, en zone liminale, ce qui pour moi est une certaine définition de la sagesse ou de l'intelligence. Quand on est à la maison, bien chez soi, c'est peut-être... moins intéressant. Mon livre est une discussion là-dessus. Mon personnage se pose la question : est-ce qu'on peut s'inventer, s'autocréer, être quelque chose en déconnexion totale de ce qui nous a été donné à la naissance ?

« Moi aussi, j'ai pris sur moi cette injonction de survie » DELPHINE HORVILLEUR

Gary-Ajar a deux visages : une fringale absolue de vie, et une profonde mélancolie. Cela donne un homme qui proclame : «Je ne me suffis pas». Et ça vous parle plus que tout. Pourquoi ?

Gary est l'enfant d'un monde cassé. Il grandit plongé dans une époque à l'antisémitisme puissant, il connaît l'exil, chargé des rêves de sa mère... Il se construit sur une faille, avec des fantômes autour de lui, et une injonction à la survie, dans tous les sens du terme. Il doit survivre, et sur-vivre. Tu dois vivre plus grand que les autres, lui demande sa mère. Il prend sur lui d'avoir plus d'une vie que la sienne. Cela me parle, car, à ma petite mesure, je suis héritière aussi d'un monde dévasté, l'enfant de la survie de mes grands-parents maternels, qui furent à la fois des survivants et des sous-vivants puisque leurs vies s'étaient arrêtées dans les camps ; sans que cela me soit raconté. Alors, moi aussi, j'ai pris sur moi cette injonction de survie. Parfois on m'interroge : pourquoi as-tu fait médecine, pour ensuite devenir journaliste, puis rabbin ? C'était... une stratégie de survie.

Vous dites que *ajar*, en hébreu, c'est *ah'ar*, l'autre ?

Oui, même si Gary n'y a sans doute pas pensé !

Reste qu'il est plusieurs à la fois...

Disons que la capacité de Gary à habiter plusieurs mondes, à se sentir vraiment chez lui nulle part tout en étant cependant le plus français des Français – il fut un gaulliste de la première heure –, me parle. Son seul chez moi, c'est la liberté. Du côté de ma famille paternelle, on trouve des juifs français de l'est de la France, passionnés de la laïcité, un grand-père proviseur d'un prestigieux lycée de la République : j'ai eu une éducation très classique, options latin-grec jusqu'au bac. Et, en même temps, existe cette petite conscience en moi de n'être pas tout à fait à ma place, ou plus exactement de me méfier toujours et en toutes circonstances des gens qui vous disent : «On est quand même chez nous.» Cette phrase, pour moi, c'est le début de la catastrophe. Car elle sous-entend : «Toi, en revanche, pas tout à fait.»

On pourrait dire que jusqu'à ses 3 ans, on demande à l'enfant de répéter son nom, celui de ses proches. Ensuite, ce qu'il préfère souvent, c'est ce jeu : «On dirait que je serais un pirate et toi un dinosaure» ... L'enfant comprend très vite que vivre d'autres vies que la sienne, c'est tellement mieux !

Bien sûr, car c'est comme ça qu'on se construit ! À mes yeux, l'expression la plus mensongère est : «Arrête de te raconter des histoires !» On ne fait que ça ! Yuval Noah Harari le dit très bien dans son best-seller *Sapiens* : le propre de l'homme, c'est d'avoir cru à ses histoires ! C'est ainsi qu'il a inventé les religions, le système bancaire ou les équipes de foot ! Nos narratifs, qui sont aussi notre vulnérabilité, font société. Gary disait qu'un monde sans fiction nous mène tout droit à l'hyperréalisme d'un monde fasciste et totalitaire.

Pourquoi cela résonne-t-il aujourd'hui ?

Car notre monde a un problème avec la fiction, qu'on perçoit de plus en plus comme synonyme de mensonge. Alors que la fiction et le réel, selon moi, doivent dialoguer constamment pour construire un monde viable.

« Sommes-nous les enfants de nos parents ou ceux des livres qu'on a lus ? » DELPHINE HORVILLEUR

D'où le jeu de mise en abîme que propose votre texte, un monologue joué au théâtre cet automne...

Gary invente Émile Ajar. J'ai trouvé intéressant d'imaginer que sa création a donné naissance à un enfant, qui s'appelle Abraham Ajar. Faire naître d'une fiction un enfant, c'est poser cette question qui pourrait être le pitch du livre : sommes-nous les enfants de nos parents ou les enfants des livres qu'on a lus ? Moi, j'ai la conviction profonde que de ce point de vue, Gary m'a engendrée.

Mais votre personnage parle aussi de l'identité comme d'une saloperie... ?

Oui, il est en colère. En particulier contre les obsessions identitaires du moment, qui font croire aux gens qu'ils peuvent dire : je suis juif, ou je suis chrétien, ou je suis musulman ; et monologuer avec cette construction solide d'eux-mêmes. Mon texte, comme nos identités, est un millefeuille. Tant de gens veulent nous convaincre qu'on n'est que ses origines. Ou qu'on est uniquement ce qu'on ressent et choisit soi-même. Cette assignation identitaire à être sa religion, son ethnie, sa couleur de peau, c'est une saloperie. Qui détruit la liberté humaine à devenir. Car c'est notre force : devenir autre chose que ce qui nous a été donné. C'est pourquoi le débat actuel sur l'appropriation culturelle me questionne. Il consiste, notamment outre-Atlantique, à se demander : dans un livre, un homme peut-il parler pour un personnage féminin, un blanc pour un héros qui est noir, etc. ? Je ne dénie évidemment pas le débat éthique et de justice, cette prise en compte que dans l'Histoire, on a parlé à la place d'autres gens, qui pouvaient être des femmes, des noirs, des homosexuels, on a éclipsé des voix, invisibilisé des êtres. Mais cette mise à plat, nécessaire, ne peut se faire au prix d'un enfermement dans le chez soi de la création. Récemment, j'ai lu dans une interview de Tom Hanks (dans *The New York Times Magazine*) qu'il ne rejouerait pas son personnage dans *Philadelphia* aujourd'hui (film de Jonathan Demme sorti en 1993, où l'acteur joue un avocat homosexuel atteint du sida, NDLR). Or, ce film a changé le rapport des gens à l'homosexualité et à cette maladie, parce que Hanks, qui incarnait Monsieur Tout-le-monde, avait su se mettre dans la peau d'un avocat homosexuel. Si, au nom de l'appropriation culturelle, on interdit ça, on est condamné à notre maison de naissance.

« *La femme a été exclue de l'interprétation des textes* » DELPHINE HORVILLEUR

Être présentée comme «l'une des très rares femmes rabbins en France» vous enferme-t-il ?

Je comprends qu'on le dise, car cela reste une anomalie, une exception. Dans le monde de la pensée religieuse et du leadership religieux, la femme a été exclue de la lecture et de l'interprétation des textes. On a fait d'elle l'Autre de l'histoire. À commencer par son apparition dans la Genèse. C'est très dur de changer cela ! Donc, la fonction rabbinique exercée par les femmes reste encore dans ma tradition une perturbation du système ; comme si la voix des femmes, leur corps et leur savoir allaient tout menacer. Ce n'est pas vrai que dans le judaïsme, le pape a de nouveau répété qu'il n'y aurait pas de femmes prêtres dans les temps à venir, l'Islam a une problématique autour du corps caché des femmes, de l'impureté qu'elles représenteraient... Tout ça est une très vieille histoire, et la question du droit des femmes n'est jamais un acquis.

Y a-t-il, dans votre propre histoire, une affaire de nom ? Gary, lui, naît Roman Kacew...

J'ai parlé tout à l'heure de ma branche paternelle. La famille de ma mère vient d'Europe de l'Est, ce sont des survivants de la Shoah, et on ne sait presque rien de leur histoire. Le nom de jeune fille de ma mère est Ickovits, même ce nom on ne sait pas l'écrire. Ma grand-mère s'appelait Kopolowitz-Einhorn, un de ces noms était celui de son premier mari mort dans la Shoah. Tous ces noms étaient pour moi enfant imprononçables. Je vous raconte à ce propos cette blague juive que j'adore. C'est l'histoire d'un type qui en a marre d'avoir un nom très juif, il s'appelle Catsman. Il demande un changement à l'état civil. Lequel, lui demande-t-on ? «Et bien, une traduction, par exemple. *Cat*, c'est le chat, *man*, l'homme ? Je vais donc m'appeler Shalom. » Gary disait : l'humour est le signe ou la trace d'une supériorité de l'homme sur ce qui lui arrive. Et la fiction sert à ça.

Gary invente Ajar à 60 ans. Il veut renaître. N'est-on pas confronté en 2022, dans le regard de la société, à un appauvrissement de l'identité des personnes âgées ?

Oui, car aujourd'hui beaucoup se disent on n'a rien à apprendre des vieux, dans une sorte de guerre intergénérationnelle délétère. Entre les boomers et la génération Z, sur les questions d'environnement, de consommation, d'identité genrée, c'est comme si on ne se comprenait plus. Or, je trouve que nous avons besoin de liant et de gratitude à l'égard de ce qui nous a été transmis et des combats des générations

passées. Je pense notamment à la question du féminisme. En hébreu, le mot *dor* veut dire génération. Ou, littéralement, l'art de tisser un panier. De glisser sa paille dans la lignée précédente, le panier n'étant solide que si chaque génération, de fil ou de paille, est solidement arrimée à la précédente. Je suis sur TikTok une jeune femme qui examine une page du Talmud par jour. C'est génial. Et elle, c'est certain, elle tisse du panier !

Quand le président de la République annonce fin août « C'est la fin de l'abondance, la fin de l'insouciance, la fin des évidences », trouver son identité, à 25 ans, sur ces mots, se remettre en question, n'est-ce pas très difficile ou courageux ?

Oui, et en même temps, les gens qui ont su composer et inventer l'ont souvent fait non dans la profusion, mais dans le manque. On a peu de raisons de créer, de dire et de parler si on n'est pas manquant ou incomplet. Alors – plus facile à dire qu'à faire –, la fin de l'abondance engendrera peut-être un renouveau de créativité...

(1) *Il n'y a pas de Ajar. Monologue contre l'identité*, de Delphine Horvilleur, Éditions Grasset, 96 p., 12 €.

(2) Du 19 au 29 septembre aux Plateaux Sauvages, et du 13 au 23 décembre au Théâtre du Rond-Point, à Paris. Par Johanna Nizard, mise en scène Arnaud Aldigé et Johanna Nizard.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

LES PLATEAUX SAUVAGES / TEXTE DE DELPHINE HORVILLEUR / MISE EN SCÈNE ARNAUD ALDIGÉ ET JOHANNA NIZARD

Publié le 21 septembre 2022 - N° 303

Un texte fort, une interprétation magistrale : inspirées par Romain Gary, Delphine Horvilleur et Johanna Nizard créent leur propre entourloupe littéraire, incisive et hilarante. Sous-titrée « *Monologue contre l'identité* », la pièce interroge passionnément.

Quelle extraordinaire interprète que Johanna Nizard, femme interprétant un homme, clown lyrique qui se métamorphose et nous apostrophe. Et quels mots puissants, irrévérencieux et drôles que ceux de Delphine Horvilleur, dont la colère contre l'enfermement et l'obsession identitaires, très en vogue en ce moment, transpire d'un « *effrayant besoin de fraternité* » qui ne renonce pas. Le plateau est « *une cave toute noire qui sent le livre moisi* ». Quoique, pas si noire la cave, et pas si moisie l'odeur. Bien au contraire. Ce que nous offrent Delphine Horvilleur et Johanna Nizard, c'est plutôt un parfum universel, insolent et entêté, et c'est aussi une vive lumière qui persiste, lueur d'intelligence qu'on rallume contre le temps qui consume la vie, contre la connerie répandue qui suppose que l'autre est un ennemi, et aussi douce chaleur rituelle qui traverse les générations. Sur scène se tient Abraham Ajar, « *le rejeton d'une fiction très réelle* », fils d'Emile Ajar, lui-même double de Romain Gary, supercherie littéraire qui valut à l'auteur d'être récompensé deux fois par le Prix Goncourt, pour *Les Racines du ciel* et *La Vie devant soi*. Abraham parle depuis une drôle de cave où la pluralité et l'incompréhensible sont célébrés comme condition de l'existence, où la vérité se diffracte en de multiples et inattendues directions, osant le grotesque et l'ironie. Il parle depuis son « *trou juif* », planque solitaire ainsi nommée par l'inoubliable Madame Rosa, hantée par Auschwitz, ex-prostituée qui accueille le jeune Momo. Avec une verve désopilante, de savoureux jeux de mots et un humour acéré, cette figure éminemment théâtrale évoque l'histoire folle d'Abraham, père de tous les croyants, la circoncision qui fait du juif un être incomplet, la Marseillaise et son sang impur, l'hébreu qui ne conjugue pas le verbe être au présent, la Shoah, ou lors d'une scène hilarante le fait que les Juifs ne prononcent pas le nom de « *vous savez qui* », raillant ceux qui sont « *hyper-connectés à la volonté de Dieu, (...) comme s'ils faisaient partie de sa garde rapprochée* ».

Les délires d'Abraham, rejeton d'une fiction

Évidemment aucun ton sentencieux, aucune démonstration raisonnée dans ce « *monologue contre l'identité* », contre ceux qui savent ce que Dieu veut jusqu'à tuer en son nom, ceux qui s'imaginent ancrés dans une pureté civilisationnelle, ceux qui rejettent l'autre qui évidemment est incapable de les comprendre, etc. Abraham aime à rappeler que « *si t'es complètement, immanquablement toi-même, alors y'a rien à dire.* » Dans le sillage admiratif de Romain Gary, place à la fiction qui se permet de moquer le réel, au mouvement, à l'interrogation, au trait vif et concis, volontiers provocateur, qui égratigne et fait réfléchir. Le texte aborde une foule de faits récents et sujets de société, de l'idolâtrie à l'appropriation culturelle, du combat contre le racisme et à la transidentité, des enjeux qui se laissent aujourd'hui tristement affaiblir par une pensée figée qui assigne. Il semble que certains considèrent ces dérives comme anecdotiques, comme une sorte de dommage collatéral des luttes. Mais ces excès rendent étriqués, indifférents à la souffrance de l'autre. Formidablement incarné par Johanna Nizard, Abraham l'insaisissable célèbre le pouvoir des livres et des histoires qui construisent et transforment les êtres. Il – elle – tend un miroir et défend un idéalisme de combat malgré la rage et le désespoir.

Agnès Santi

Il n'y a pas de Ajar : plaider contre l'identité



Photo Pauline Le Goff

Aux Plateaux Sauvages, Delphine Horvilleur érige le fils fictif d'Emile Ajar en porte-voix de la lutte contre les « *obsessions identitaires* », mais peine, malgré la performance de la comédienne Johanna Nizard, à ne pas se laisser happer par les amalgames.

3 juillet 1981. Aux commandes d'*Apostrophes*, Bernard Pivot révèle, sans barguigner, [l'une des plus grandes supercherries intellectuelles du XXe siècle](#) : « *Le 2 décembre 1980, Romain Gary se tirait une balle dans la gorge. Ce qu'on ne savait pas c'est qu'à ce moment-là, et par le même geste, Emile Ajar s'était suicidé lui aussi.* » Confirmée quelques jours après par Romain Gary lui-même dans *Vie et mort d'Emile Ajar*, publié à titre posthume, l'information fait grand bruit et décoiffe le landerneau littéraire. **Quarante ans plus tard, Delphine Horvilleur a décidé de perpétuer, à sa façon, ce canular, et d'offrir, dans son premier texte écrit pour le théâtre, un fils à Emile Ajar, Abraham**, reclus dans une cave, un « *trou juif* » comme il l'appelle, semblable à celui où, dans *La vie devant soi*, Madame Rosa se réfugie pour échapper à ses tourments.

D'abord tapi dans l'ombre, le jeune homme ne tarde pas à se montrer en pleine lumière pour dérouler la pelote de son identité. Non sans ironie mordante, il détaille les origines de son prénom biblique, s'appesantissant sur sa circoncision – qui lui a permis de se « *débarrasser de cette idée morbide qu'il y aurait une possibilité d'être vraiment soi* » – et raille cette tradition juive qui a rendu ineffable le nom de Dieu, quitte à s'adonner, parfois, à un humour potache. Radical, le verbe haut, il ne cesse, dans cet espace recouvert d'une bâche en plastique noir et constellé de miroirs qui diffractent son reflet, de se métamorphoser pour mieux brouiller les pistes. **Mi-homme, mi-femme, mi-humaine, mi-créature, mi-inquiétante, mi-attachante, la comédienne Johanna Nizard se révèle assez subjuguante, presque magnétique, dans ce rôle à l'étrangeté certaine, où l'image et l'identité sont fluctuantes, mouvantes, littéraires en diable.**

Si ce n'est que, pas à pas, assertion après assertion, Abraham, et Delphine Horvilleur dans son sillage, largue progressivement les amarres avec Romain Gary, malheureusement relégué au rang de

caution. Plutôt que de creuser l'univers si riche du romancier, elle transforme son personnage en porte-voix de la lutte contre les « *obsessions identitaires* » et en chantre de l'universalisme républicain – fan de *La Marseillaise*. Avec un ton polémique assumé, voire véhément, il ne cesse alors de faire feu de tout bois – « *Tu as un problème d'antisémitisme ? Tu te connectes à un réseau juif. On te fait une réflexion misogyne ? Organise une réunion non-mixte. T'es victime de racisme, rejoins vite le club racisé le plus proche de chez toi. Tu veux traduire un livre, assure-toi que tu partages scrupuleusement le traumatisme de son auteur. Ou sinon, tu t'abstiens. Capiche ?* » – jusqu'à prendre le risque de la simplification, de l'amalgame, et de la caricature.

Dans une certaine confusion, passant du coq à l'âne, on le surprend à cocher toutes les cases du bingo brûlant du moment, de l'appropriation culturelle à la transidentité, du fondamentalisme religieux à la non-binarité – « (...) *il n'y a pas plus binaire qu'un mec qui te dit qu'il ne l'est pas* » –, avec un air badin qui paraît balayer tout ensemble d'un revers de main et classer, jusqu'à l'absurde, l'ensemble de ces thèmes dans la case « *obsessions identitaires* ». Au lieu de démontrer et d'interroger, **Delphine Horvilleur, par le truchement d'Abraham, se contente d'asséner et de commenter dans une forme de réponse du berger à la bergère qui a tout de la posture.** Au regard de la puissance du romancier dont elle se réclame, et de ses propres ouvrages passés, on pouvait s'attendre à davantage de nuances, et de hauteur de vue.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Il n'y a pas de Ajar

Très active dans la communauté judaïque, Delphine Horvilleur, directrice de la revue de pensées juives Tenou'a et autrice de nombreux livres, écrit pour la première fois pour le théâtre. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle n'y va pas de main morte !

Le premier suicide littéraire sans consentement

La voix de Bernard Pivot nous apprend le suicide de Romain Gary, ainsi que celui, simultané, d'Émile Ajar. Il nous apprend aussi que les deux auteurs célèbres étaient une seule et même personne.

ABRAHAM AJAR, INITIALES A.A. L'enfant d'un auteur inventé

En soit, c'est déjà une sacrée révélation ! Mais ce n'est pas tout, car, seul sur scène, au fond d'une cave, un « trou juif » comme il l'appelle, un homme, Abraham Ajar se déclare être le fils de l'auteur fictif.

« Il n'est pas que juif, pas que musulman ou chrétien, pas que français, pas qu'homme ou femme. Tandis que nous étouffons sous les assignations communautaires, les obsessions identitaires, et tout ce qui nous enferme avec « les nôtres », il m'est soudain apparu qu'un homme détenait une clé pour nous faire penser ». Delphine Horvilleur se sert de ce postulat pour nous interpeler avec acidité et effervescence sur les métamorphoses du monde... et nous fait *« rire du dogme, de nos obsessions identitaires et de nos certitudes »*.

Rendez-vous en terre inconnue...

...dans la tête d'un homme qui n'a jamais existé ou...peut-être qui existe, mais dans toutes nos têtes.

Il est impossible d'avoir et de comprendre toutes les références littéraires, théologiques et politiques présentées dans ce spectacle, mais avec une langue belle, irrévérencieuse et acerbe, Delphine Horvilleur transcende nos limites.

Avec une créativité folle et Johanna Nizard, une comédienne exceptionnelle, ce spectacle est un des moments les plus forts et les plus intenses, de cette rentrée théâtrale.

« Un bon traumatisme, ça s'imprime sur plusieurs générations. Ça dégouline sans gêne. Mais s'il n'y avait pas eu la Shoah, on n'aurait jamais pu le savoir. On doit tant à l'Allemagne. »

Avis de Foudart **★★★★**

Bonfils Frédéric

Il n'y a pas de Ajar

20 Septembre 2022

C'est quoi Delphine Horvilleur ?

Rabbin libéral, revuiste, animatrice, autrice plutôt d'essais, médiatisée, elle se colte dans *Il n'y pas de Ajar* à l'écriture de fiction théâtrale.

Elle est soutenue par la présence très impressionnante de l'actrice et metteuse en scène Johanna Nizard, qui seule en scène, magnifie, dans la cour des grands, le texte de Delphine Horvilleur.

L'idée de départ est d'imaginer qu'Emile Ajar alias Romain Gary aurait eu un fils imaginaire, reclus dans une cave, qui soliloquerait, avec philosophie comme on dit, pour un visiteur imaginaire, de son rapport avec son père, avec Dieu, avec sa judéité et avec sa laïcité, avec la société et beaucoup de questions identitaires qu'elle pose, comme par exemple, celle du genre ou des communautarismes ou du monde des « pareils », avec le langage, avec la psychanalyse, pour conclure sur l'esquive des assignations déterministes.

Mais il faut d'abord rappeler qui était Romain Gary. Romain Gary est un écrivain français qui a obtenu deux prix Goncourt (ce qui est impossible) en écrivant sous pseudonyme, celui d'Emile Ajar, son second prix Goncourt et d'autres livres. Il s'est également attribué d'autres pseudonymes dont la pièce de Delphine Horviller ne parle pas. Romain Gary s'est suicidé en se tirant une balle dans la gorge, révélant par ce fait le pot au rose de ses multiples identités.



L'ensemble de ce seule-en-scène a la profondeur des réflexions d'une intellectuelle qui se laisse aller au délire littéraire, ouvrant des portes que l'écriture sérieuse d'essais ne lui a pas permis jusqu'ici. Et sa puissance créative crée un personnage gouailleur à la logorrhée intarissable, sûr de lui, drôle, attachant et plein d'humanité.

Il s'agit du fils d'Emile Ajar, Abraham Ajar, initiales A.A, qui est interprété par Johanna Nizard, qui, elle aussi, se transforme sous nos yeux ébahis de spectateurs et nos oreilles attentives. Ses travestissements et ses dénudements, au sens propre comme au sens figuré, nous réjouissent et sa puissance vocale et oraculaire, passant d'une voix de fausset à une voix de stentor, au physique d'une reine toute-puissante à celui d'un baroudeur des sous-sol de la ville, en passant encore par des mystifications que je vous laisse la primeur de découvrir.

La multiplicité de la personnalité, le refus des assignations à un moi unique et fort qui nous enfermerait forcément, et l'acceptation d'être plusieurs, de ne pas se laisser déterminer, c'est la thèse de nombreux écrivains comme Virginia Wolf ou comme le philosophe Gilles Deleuze et le philosophe-psychanalyste Felix Guatari ou encore, l'écrivain Fernando Pessoa et ses nombreux hétéronymes. Mais ce sont tous des gens qui ont mal fini...

Ce que Delphine Horviller extrait de la pensée d'Emile Ajar, est qu'au-delà du sang et de l'inné, là où intervient l'acquis, et notamment la transmission littéraire, serait la voie royale contre les assignations et serait notre véritable identité. Nous sommes ce que nous lisons.



Le plateau évoque un no man's land fait de poteaux de miroirs et de couvertures de survie chiffonnées en guise de sol, le tout reflétant la lumière sourde des projecteurs et nous plaçant dans un univers atemporel et glacé. On se serait presque imaginé près d'un fleuve, sous un pont ou quelque chose comme ça, mais il m'aura fallu l'explicitation du texte pour savoir que la scène se situe dans une cave.

Il y a beaucoup de choses sur « le fait d'être juif » dans ce spectacle et peut-être que ce n'aurait pas été la question centrale de Romain Gary s'il avait pu répondre, et pendant un bon moment, on a l'impression d'être justement dans une pièce traitant d'un problème communautaire. Quelque chose du moi pré-penseur, de la peau analysée par Didier Anzieu, est en jeu dans ce texte et dans sa représentation théâtrale.

Un spectacle original, puissant, drôle, qui nous fait réfléchir, avec des partis pris à l'emporte-pièce, dans lesquels l'identification sera aisée à trouver.

*Isabelle Buisson,
Les Ateliers A la ligne*

Il n'y a pas de Ajar

de Delphine Horvilleur

Mis en scène par Arnaud Aldigé et Johanna Nizard

Avec Johanna Nizard.

Jusqu'au 29 septembre, aux Plateaux Sauvages, création.

A voir ensuite :

8 novembre, Théâtre de Suresnes Jean Vilar.

18 novembre, Théâtre de Sens.

Du 29 novembre au 3 décembre, Théâtre Romain Rolland de Villejuif dans le cadre du festival des théâtrales du Théâtre Charles Dullin.

Du 13 décembre au 23 décembre, Théâtre du Rond-Point.

28 janvier, Théâtre de Chelles.

Les 3 et 4 février, Théâtre Montansier de Versailles.

Du 7 au 9 février, Théâtre Liberté, Scène nationale de Toulon.

16 février, Théâtre de Maison-Alfort

IL N'Y A PAS DE AJAR
Les Plateaux Sauvages (Paris) septembre 2022



Monologue dramatique de Delphine Horvilleur interprété par Johanna Nizard dans une mise en scène d'Arnaud Aldigé et Johanna Nizard.

Pour sa première incursion dans le registre théâtral, l'essayiste et conteuse Delphine Horvilleur a choisi la notion et concept d'identité en composant "un monologue contre l'identité, un seul en scène qui s'en prend violemment à toutes les obsessions identitaires du moment".

Elle indique avoir été inspirée par Romain Gary, romancier adepte de l'hétéronymie, notamment sous le pseudonyme d'Emile Ajar qui lui a valu d'être pour une seconde fois lauréat du Prix Goncourt avec "La vie devant soi", et de la pratique de l'auto-mytho-biographie, pour célébrer la vertu salvatrice de l'émancipation des dogmes et de la réinvention permanente de son identité.

Avec "Il n'y a pas de Ajar", titre en forme de détournement d'une phrase-citation ce qui n'aurait pas déplu à Romain Gary qui usait du potentiel humoristique des proverbes et locutions, Delphine Horvilleur brasse de manière réflexive et kaléidoscopique de nombreux sujets contemporains délétères, sources de clivage et, pour le moins, de crispations sociétales qui le thème de l'identité et ses corollaires, l'appartenance et de la filiation.

Dont, et entre autres, le phénomène d'archipellisation, le communautarisme de tous bords politiques, sociaux et confessionnels, le repli identitaire, la compétition victimaire, le postulat du "trans" dans le processus de subjectivation et, cristallisées autour du thème de l'identité et de ses corollaires, l'appartenance et de la filiation, et, étant également rabbin au sein de l'association Judaïsme en Mouvement et directrice la revue de pensées juives "Tenou'a", la judaïté.

De plus, elle soutient que le "je", au demeurant porteur d'un héritage "avec pour mission consciente, inconsciente, ou divine, de le transcender", n'existe pas n'étant qu'une fulgurance temporelle capable de toutes les métamorphoses.

Delphine Horvilleur procède judicieusement non par voie maïeutique, telle une docte conférence démonstrative, mais ontologique - et avec autant d'humour que d'iconoclastie - par le truchement d'un personnage fictionnel nommé Abraham Ajar qui se présente comme le fils de l'Emile précité que le public, érigé en investigateur et interlocuteur, débusque dans son antre obscur et secret.

Effectuée avec la collaboration à la dramaturgie du psychanalyste et philosophe Stéphane Habib et de la comédienne Audrey Bonnet, la concrétisation scénique de l'opus opérée par Johanna Nizard et Arnaud Aldigé s'avère une réussite exemplaire.

Par le choix du registre, celui de l'ambiguïté et de l'illusionnisme théâtral, soutenu par le superbe dispositif scénographique conçu par François Menou consistant en un boîte noir hérissée de lamelles miroitantes sur le mode de l'attraction du palais des glaces propice à suggérer le cloaque existentiel et le labyrinthe de la psyché.

Et par le jeu inspiré et maîtrisé de Johanna Nizard dans son incarnation du protagoniste, ermite des profondeurs de l'humanité et histrion radical, provocateur et cynique, et ses étonnants avatars véhicules pour délivrer ses proférations et son message quasi messianique ainsi résumé par l'auteure : "L'identité figée, celle de ceux qui ont fini de dire qui ils sont, est la mort de notre humanité".

MM

« Il n’y a pas de AJAR »

Un monologue brillant contre l’obsession identitaire par une penseuse de la judaïté, Delphine Horvilleur

30 septembre 2022



L’essayiste, rabbin dans l’Association Judaïsme en mouvement et directrice de la revue de pensées juives *Tenou’a*, présente un monologue contre cette obsession de plus en plus envahissante chez bon nombre de nos contemporains et de nos politiques. Pour parler de l’identité, de l’appartenance, de la filiation, de ces sujets devenus sources de bien des crispations, elle s’est souvenue de Romain Gary qui s’était créé un avatar, Émile Ajar, et avait réussi ainsi à obtenir deux fois le Goncourt, ce qu’avait révélé Bernard Pivot en 1981. En se suicidant Romain Gary avait aussi réussi à tuer deux auteurs à la fois ! Pour inviter les spectateurs et spectatrices, croyants ou non, à s’exiler d’eux-mêmes pour partager sa vision d’un théâtre qui parle de notre époque avec humour, Delphine Horvilleur invente à son tour un personnage, Abraham Ajar, fils d’Émile, débusqué dans une cave où il se cache. Jouant des mots et sur les mots, l’auteur délivre son message avec un humour provocateur. Elle remonte à Abraham, père de tous les Juifs, né à Ur, capitale des mots croisés (!) et évoque sans hésitation la circoncision qui fait du Juif un être incomplet (!) ou le nom de Dieu écrit dans la Bible comme une suite de consonnes, donc imprononçable. Elle n’hésite pas à poser des questions iconoclastes « pourquoi Dieu s’adresse-t-il aux Juifs en hébreu ? » ou à faire des remarques qui le sont tout autant : « on a beaucoup de preuves de sa non-intervention et au XXème siècle il s’est surpassé » et elle ne se prive pas de faire des allusions à l’histoire contemporaine. Les mots sont irrévérencieux et drôles pour une pensée fine et érudite.

Le spectacle a été pensé par Delphine Horvilleur avec son ami le philosophe et psychanalyste Stéphane Habib et la comédienne Johanna Nizard, auquel s’est joint pour la mise en scène Arnaud Aldigé. En Johanna Nizard, Delphine Horvilleur a trouvé une interprète capable de toutes les métamorphoses, homme, femme en collant psychédélique ou clown androgyne. On est dans l’ambiguïté dès le début, en voyant cet être à la

tenue plutôt masculine et à la voix caverneuse. Homme ou femme ? Unique ou pluriel ? L'illusion théâtrale est renforcée par la scénographie, une boîte noire au sol couvert de plastiques noirs avec des lamelles miroitantes dont les reflets contribuent à troubler le regard.

Un spectacle brillant et bourré d'humour pour refuser l'enfermement dans les obsessions identitaires, rappeler que chacun a de multiples appartenances et appeler à la fraternité.

Micheline Rousselet

Jusqu'au 7 octobre aux Plateaux Sauvages, 5 rue des Plâtrières, 75020 Paris – du lundi au vendredi à 20h, le samedi à 17h30 – Réservations : 01 83 75 55 70 ou billetterie.lesplateauxsauvages.fr – en tournée ensuite : le 8 novembre au Théâtre Jean Vilar de Suresnes, le 18 novembre au Théâtre de Sens, du 29 novembre au 3 décembre au Théâtre Romain Rolland de Villejuif, du 13 au 23 décembre au Théâtre du Rond-Point.



Il n'y a pas de Ajar

(Jusqu'au 07 octobre)

le 24/09/2022 aux Plateaux Sauvages, 5 Rue des Plâtrières 75020 Paris (du lundi au vendredi à 20h et samedi à 17h30)

Mise en scène de Arnaud Aldigé et Johanna Nizard avec Johanna Nizard écrit par Delphine Horvilleur

Grace à Emile Ajar, son double littéraire fictif, Romain Gary est le seul écrivain français à avoir été couronné deux fois par le prix Goncourt, c'était en 1975. D'un avatar à l'autre, dans son récit récemment paru, Delphine Horvilleur nous présente Abraham Ajar, fils fictif, sorte d'Ermitte qui depuis sa cave déroule une longue digression prétexte au déroulement d'une pensée drolatique et parfois iconoclaste. Comme Romain Gary avait créé Ajar, Delphine Horvilleur met ainsi au monde Abraham Ajar. Il sera son porte-parole.

Sous la houlette conjugulée et bienveillante d'Arnaud Aldigé, le metteur en scène et Johanna Nizard, la metteuse en scène et comédienne, à la manœuvre dans ce « seule en scène, Il n'y a pas de Ajar est devenu un spectacle. Dans le noir, une voix nous parvient ainsi, déformée par l'écho d'une cave, une voix rauque, gouailleuse « Je suis le fils de la falsification littéraire », annonce ainsi ce drôle de jeune homme au visage aiguisé qui apparaît peu à peu dans la pénombre, portant moustache post adolescente et look vieillot. C'est le fils d'Emile Ajar.

Mais rapidement, prénom oblige – on ne s'appelle pas impunément Abraham- le propos se fait plus philosophique. Il faut dire que ce drôle de bonhomme a de grandes ambitions : « moi, je suis le fils de tous les pères, dont on n'est pas sûr qu'ils aient existé ». Et bientôt surgit la notion d'identité, logique pour celui qui dit ne pas exister : « cette saloperie, l'identité comme ils l'appellent tous » ; « je suis pour polluer toutes les identités » grince ainsi Abraham continuant son discours désabusé. La religion, juive, celle de Gary, celle d'Abraham Ajar, celle de l'auteure, ne tarde pas à intervenir non plus, et le propos se fait rigolard « [de Dieu] il ne faut jamais prononcer son nom, d'abord parce qu'il n'existe pas, et ensuite parce qu'il risque de se pointer si tu prononces son nom » et encore « [Dieu] s'est surpassé au 20ème siècle dans sa non-intervention ».

L'humour, noir n'est pas absent du spectacle, quitte à provoquer de petits remous dans le public : « un bon traumatisme, ça s'imprime sur plusieurs générations. Mais s'il n'y avait pas eu la Shoah, on n'aurait jamais pu le savoir. On doit tant à l'Allemagne ». Fasciné, troublé, emporté, le spectateur l'est tout autant par la pensée claire et vigoureuse de Delphine Horvilleur que par le jeu totalement incarné de la comédienne. Tantôt grinçante, parfois grandiloquente, Johanna Nizard déploie ici toutes les facettes de son talent. Parfois avec excès, mais on lui pardonne volontiers. Se dévêtissant de ses oripeaux d'homme, Johanna Nizard se transforme, apparaissant ainsi successivement dans une nudité symbolique puis sous la forme d'une sorte de geisha emprisonnée dans son corps.

Le message est clair, lumineux et ne peut qu'emporter l'adhésion : « il faudrait sortir de la binarité ». « Avant, on rencontrait des gens qui étaient pleins de choses à la fois, mais c'est fini, chacun n'est plus qu'une

chose à la fois » Pour ceux qui ne connaîtraient pas Delphine Horvilleur, l'auteure, on peut juste préciser que cette ex-journaliste, venue sur le tard au rabbinat, incarne une pensée libre. Et ce spectacle lui ressemble, elle qui, à côté de la Pâque juive et chrétienne, voulait instaurer la fête de « pas que », et qui revendique la liberté de n'être « pas que » juif, « pas que » musulman ou chrétien, « pas qu' » homme et femme.

« Il n'y a pas que Ajar » est un spectacle revigorant. Il offre une pensée décorsetée. On est pas mal secoué mais ça fait un bien fou. Le spectacle tournera jusqu'en février 2023 pour cette saison et sera notamment présenté au théâtre du Rond-Point en décembre.

-Tournée 2022 -2023 :

le 8 novembre : Théâtre de Suresnes Jean Vilar (92)

le 18 novembre : Théâtre de Sens (89)

du 29 novembre au 3 décembre Théâtre Romain Rolland de Villejuif (94) dans le cadre du festival Les Théâtrales du Théâtre Charles Dullin (94)

du 13 au 23 décembre Théâtre du Rond-Point (75)

le 28 janvier : Théâtre de Chelles (77)

les 3 et 4 février : Théâtre Montansier de Versailles (78)

du 7 au 9 février : Théâtre Liberté - Scène nationale de Toulon (83)

le 16 février : Les Théâtres de Maisons-Alfort (94)

Eric Dotter

Théâtre : « Il n’y a pas de Ajar » de Delphine Horvilleur aux Plateaux Sauvages

par Laurent Schteiner | 27 Sep 2022

Les Plateaux Sauvages ont mis à l’honneur, une autrice hors normes, une personnalité étonnante, Delphine Horvilleur. Après ces deux premiers livres, elle nous revient, cette fois, au théâtre avec *Il n’y pas de Ajar* brillamment mis en scène par Johanna Nizard et Arnaud Aldigé. S’appuyant sur l’imposture de Romain Gary / Emile Ajar, Delphine Horvilleur revient sur un thème qui lui est cher : l’identité. « Cet enfermement mortifère » est l’objet même d’un « seule en scène » étonnant où les réflexions littéraires, théologiques et politiques fuseront à foison avec humour et dérision.

Se fondant sur le suicide « collectif » de Romain Gary et d’Emile Ajar en 1980, et poussant la filouterie de Romain Gary à l’extrême, Delphine Horvilleur crée le personnage Abraham Ajar, le fils d’Emile Ajar ! Vivant reclus dans une cave, il déroule sa vie, un paradoxe vivant en somme ! Mais au fait, pourquoi l’individu a besoin d’une identité ? Un sentiment d’appartenance à quelque chose qui le définirait sans vraiment le définir. Juif, Musulman ou Chrétien... l’étouffement communautaire et les obsessions identitaires deviennent un fléau de société qui gangrène notre société en rejetant l’autre et en gagnant toujours en violence. Qui serions si nous ne nous définissions autrement ? Mélangeant pêle-mêle identité et théologie, Abraham Ajar revient sur le nom de Dieu dans la religion juive, celui dont on ne prononce pas le nom ! Un peu comme Voldemort dans Harry Potter ! « On se garde bien de le prononcer ! » car s’il était là, les problèmes commenceraient. Mais Abraham, dans la bible, avait un père dont la prononciation en hébreu est « Taré » ! Donc, on est tous, quelque part, la fille ou le fils de Taré ! Delphine Horvilleur en fine provocatrice joue sur les mots avec malice et avec une extrême finesse prodiguant ainsi un humour juif délicieux et imparable.

Johanna Nizard qui interprète Abraham Nizard apporte une substance magnifique à son personnage qui se dévoile pour devenir femme et homme à nouveau. Mais que revêt l’identité si ce n’est être soi en plein accord avec son corps. Briser le dogme identitaire revient à percher cette quête inextinguible dans un trou qu’Abraham Ajar nomme le trou juif qu’un certain médecin viennois nomme inconscient. Un endroit que personne ne connaît mais qui réside en chacun de nous. L’identité intrinsèque ne se définit jamais par l’extérieur. Dans un acte suprême de se réinventer, Gary en créant Ajar, a su casser les codes identitaires qui le reliaient à Romain en montrant qu’on est aussi autre.

Ajar rappelle cette évidence : « Nous sommes les enfants des livres que nous avons lus et des histoires qu’on nous a racontés, bien plus que nos identités d’origine. »

« Il y a plusieurs années de cela, j’avais proposé qu’on place une nouvelle fête dans nos calendriers religieux. Aux côtés de la Pâque (chrétienne ou juive), je souhaitais voir figurer une fête de « Pas Que », une journée par an où l’on se souviendrait qu’on est « pas que »...Pas que juif, pas que musulman ou chrétien, pas que français, pas qu’homme ou femme. » Delphine Horvilleur.



Il n'y a pas de Ajar

Texte **Delphine Horvilleur**

Mise en scène **Arnaud Aldigé et Johanna Nizard**

Avec **Johanna Nizard**

- Collaboration artistique à la mise en scène **Frédéric Arp**
- Conseil dramaturgique **Stéphane Habib**
- Regard extérieur **Audrey Bonnet**
- Scénographie et création lumière **François Menou**
- Création maquillage et perruques **Cécile Kretschmar**
- Création costumes **Marie-Frédérique Fillion**
- Création sonore **Xavier Jacquot**
- crédit photo **Pauline Legoff**

Les Plateaux Sauvages

5 rue des Plâtrières

75020 Paris

www.lesplareauxsauvages.fr